D
2864
Supp

BERGIER

DICTIONNAIRE
DE
THÉOLOGIE

6

GEO-IMM

BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D 910 937997 8

BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

D. 8° sup. 2864

DICTIONNAIRE

DE

THÉOLOGIE

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie

49, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

BERGIER

DICTIONNAIRE

DE THÉOLOGIE

APPROPRIÉ AU MOUVEMENT INTELLECTUEL

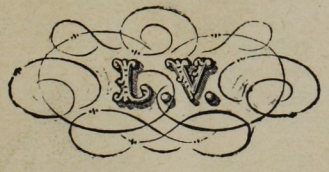
DE LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^{e} SIÈCLE

PAR L'ABBÉ LE NOIR

Édition revue et corrigée d'après les indications de plusieurs théologiens romains.

TOME SIXIÈME

GEO-IMM



PARIS,
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR.
RUE DELAMBRE, 13.

1876

LE

DICTIONNAIRE THÉOLOGIQUE

DE BERGIER

APPROPRIÉ AU MOUVEMENT INTELLECTUEL

DE LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

G (suite)

GEORGE D'ALGA (Saint.) Ordre de chanoines réguliers fondé à Venise par Barthélemi Colonna, l'an 1396, et approuvé par le pape Boniface IX, en 1404. Ces chanoines portent une soutane blanche, et une chape bleue par-dessus, avec un capuchon sur les épaules. En 1570, Pie V les obligea de faire la profession religieuse, et leur accorda la préséance sur les autres religieux. BERGIER.

GEORGE DE LAODICÉE. (*Théol. hist. biog. et bibliog.* —). Ce prêtre de Phrygie prit le rôle de conciliateur dans la controverse d'Alexandre d'Alexandrie avec Arius, mais inclina trop vers les ariens pour que ses propositions fussent admises par Alexandre. *George* laissa un ouvrage contre les manichéens et une *Vie d'Eusebe d'Emèse.* LE NOIR.

GEORGE DE TRÉBIZONDE. (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce savant grec du XV^e siècle en Italie, naquit dans l'ile de Candie en 1395, fut protégé par Eugène IV, fut en lutte avec Bessarion, Pléthon et plusieurs autres, par suite de sa prédilection pour Aristote, de ses attaques contre Platon et de sa traduction inexacte des *lois* de ce dernier. Il mourut en 1486, à l'âge de 91 ans.

« Il est, dit M. Héfélé, l'auteur d'un grand nombre d'écrits, en partie imprimés et publiés séparément ; il traduisit en latin plusieurs ouvrages des Pères de l'Eglise grecque, par exemple, les *Commentaires de S. Cyrille sur S. Jean*, la *Préparation évangélique d'Eusébe*, prit quelque part aux tentatives d'union faites à cette époque, en conseillant à l'empereur Jean Paléologue de s'attacher non aux Bâlois, mais au pape Eugène IV, et en publiant deux écrits *sur la Procession du Saint-Esprit*, contre l'opinion gréco-schismatique, lesquels se trouvent dans le premier volume de la *Græcia orthodoxa* d'Allatius. »

LE NOIR.

GEORGES (le P. François). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce savant théologien de Venise, né en 1460 et mort à Azolo en 1540, joignait à ses connaissances théologiques un grand goût pour les arts et du talent pour la poésie. Il appartenait à l'ordre des Mineurs conventuels ou Cordeliers, et ce fut par respect pour saint François de Paul qu'il changea son nom patronymique (*Dardi*) en celui de François.

Il a laissé des *Poésies spirituelles in terza rima; De harmonia mundi totius cantica tria*, Ven., in-folio, 1525, ouvrage dans lequel l'auteur s'était proposé de concilier les livres saints avec le platonisme et le rabbinisme, et qui fut mis à l'index; le P. François se soumit et corrigea la 2e édition; la 1re est, par conséquent, la seule recherchée aujourd'hui. Brucker en donne un extrait dans son *Historia critica philosoph.*, t. 4, p. 374; *in Sacram Scripturam problemata*, Ven., in-4°, 1526, mélange, comme le livre précédent, de platonisme et de cabale avec l'Ecriture sainte, et également mis à l'*index*. On se contenta de la soumission en parole de l'auteur, et on laissa tranquille sa personne, ce qui était assez rare à cette époque.

Le Noir.

GEORGIEWITZ (Barthélemi). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce voyageur hongrois, que ses malheurs et ses écrits ont rendu célèbre, et qui mourut à Rome, protégé par plusieurs prélats, fut réduit en esclavage par les Turcs dans leur invasion de 1528; fut, en Asie Mineure, vendu et revendu sept fois comme une bête de somme et employé aux travaux les plus rudes ou les plus vils, prit la fuite au milieu des déserts, n'ayant pour nourriture que des herbes et des racines, et pour guide que l'étoile polaire; fut repris sur les bords de la mer de Marmara et reconduit à son maître; reçut la bastonnade, fut revendu à des marchands d'esclaves, servit encore treize ans dans la captivité la plus dure, réussit de nouveau à s'évader; et, après un voyage des plus pénibles qui dura une année, trouva enfin des chrétiens dans la Terre Sainte, d'où il revint par mer en Europe. On le revoit à Louvain en 1544, et, en 1545, étant à Waradin lorsqu'un derviche provoquait les chrétiens à une conférence publique et qu'aucun ne répondait au défi, il se présenta, discuta le jour de la Pentecôte, et, d'après son récit, remporta la victoire. Il n'avait plus rien au monde, ayant tout perdu chez les infidèles, et ce fut alors qu'il se retira à Rome. On a de Georgiewitz : 1° *De Turcarum vita et cæremoniis*, Paris, 1545, in-16; 2° *Prognoma sive præsagium mahometanorum*, etc., Anvers, in-16, 1546. Ces opuscules furent traduits en plusieurs langues, et l'auteur les réunit sous ce titre : *De Turcarum moribus epitome*, Paris, in-16, 1553, en y ajoutant trois nouveaux chapitres : *De afflictione tam captivorum quam sub tributo viventium christianorum; disputationis cum Turco habitæ narratio; deploratio cladis christianorum*. On y trouve à la fin l'Oraison dominicale en latin et en arabe; 3° *Voyage de Jérusalem*, avec la description des cités, villes, etc., de l'Etat de l'empereur des Turcs mis en lumière, par Lambert Darmont, Liége, in-4°, 1600.

Le Noir.

GERALDINI (Alexandre). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce théologien intelligent, premier évêque de Saint-Domingue, après avoir rempli beaucoup de missions diplomatiques pour Ferdinand et Isabelle en Europe, a laissé plusieurs traités de théologie, de politique, d'éducation, des lettres, des poésies, un voyage aux Antilles, etc. Il faisait partie du conseil devant lequel comparut Christophe Colomb, et où plusieurs prélats espagnols accusèrent celui-ci d'hérésie, sur l'autorité de Nicolas de Cyra, qui disait que le globe ne contenait aucune terre au delà des Canaries, aussi bien que sur celle de saint Augustin, qui niait les antipodes, etc.; et ce fut Geraldini qui osa dire au cardinal de Mendoza, derrière lequel il se trouvait, que Nicolas de Cyra était un grand théologien et saint Augustin un très-grand docteur, mais qu'ils étaient l'un et l'autre, à coup sûr, de fort mauvais géographes, puisque les Portugais avaient déjà découvert une autre étoile polaire et un autre hémisphère, avaient vu la zone torride bien peuplée, etc. Il mourut à Saint-Domingue en 1525.

Le Noir.

GERAMB (Ferdinand, baron de), en religion le P. Marie-Joseph. (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce célèbre trappiste naquit en Hongrie en 1770 ou 1773, et est mort à Rome en 1848. Voici ce qu'il raconte lui-même des quarante premières années de sa vie,

dans sa sixième lettre sur son pèlerinage à Jérusalem, en parlant d'une traversée sur le lac Majeur.

« Je m'étais autrefois embarqué sur ce même lac; j'avais dix-huit ans; je faisais des rêves de bonheur; un avenir de jouissances se déroulait devant mon imagination effervescente, car j'étais alors entouré de tout ce qui peut rendre heureux sur la terre: le monde s'ouvrait à mes regards comme un palais enchanté; je ne voyais aucun obstacle; j'aspirais à tout, et je croyais pouvoir atteindre tout ce que j'ambitionnais. Me voici aujourd'hui assis inaperçu dans un coin du bateau, me souvenant du jour où, sur ce même lac, je vis jadis pour la première fois le ciel enchanteur de l'Italie! où j'en aspirais les brises embaumées et enivrantes. Italie! c'est sur tes bords que j'ai cherché à vider la coupe de toutes les joies, et aujourd'hui que je suis moine et moine pénitent, je me demande si j'étais alors véritablement heureux. Non, un moment d'ivresse et de folie ne peut donner le bonheur. C'est dans le donjon de Vincennes que j'ai connu la paix, c'est au couvent de la Trappe, dans le sac et la cendre, que j'ai goûté la joie véritable.... Vous nous avez créés pour vous, ô mon Dieu! en vous seul notre cœur trouve le repos; qu'importe donc de demeurer dans des appartements somptueux ou entre les murs d'une prison »

On voit par cet extrait que le P. de *Geramb* était artiste et poëte en même temps que pieux. Ses ouvrages sont: Le *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, Paris, 1836, 3 vol., le *Voyage de la Trappe à Rome*, Paris, 1838, une brochure en anglais: *On the premature death of lady Gwendalina Catherine Talbot, princess Borghese*, London (sans millésime.) *Lettres à Sophie*, Paris 1814; un *Livre de piété*, publié par Scheuereker, Ratisbonne, 1841; *Lettres à Eugène sur l'Eucharistie*, publiées par Spitz, Strasbourg, 1838; *Méditations sur les Fins dernières*, Aix-la-Chapelle, 1847.

LE NOIR..

GERBE. L'offrande de la *gerbe*, ou des prémices de la moisson, chez les Hébreux, était une cérémonie annuelle que Dieu leur avait ordonnée. *Levit.*, c. 23, ŷ 10. Il leur était défendu de manger du grain nouveau, avant d'en avoir offert les prémices au Seigneur. Cette offrande devait se faire le second jour de la huitaine de Pâques, par conséquent le quinzième du mois de nisan, ou de la lune de mars. A cette époque l'orge était déjà mûre et prête à couper dans la Palestine.

Cette offrande était destinée à faire souvenir les Israélites que la fertilité de la terre et les fruits qu'elle nous prodigue, sont un don de Dieu, qu'il faut en user avec reconnaissance et modération, et en faire part aux pauvres. Elle leur rappelait encore un miracle que Dieu avait fait en Egypte en leur faveur, et à la même époque, lorsque la moisson d'orge des Egyptiens fut saccagée par la grêle, et que la leur fut préservée. *Exod.*, c. 9, ŷ 31.

Dans la suite, les Juifs ajoutèrent de leur chef, à cette cérémonie, plusieurs circonstances puériles et superstitieuses, comme de couper la *gerbe* dans trois champs différents, avec trois faucilles, de mettre les épis dans trois cassettes pour les apporter au temple, etc. Il fallait que cette *gerbe* produisît un *gomor* ou environ trois pintes de grain après l'avoir vanné, rôti et concassé; l'on répandait par-dessus un demi setier d'huile et une poignée d'encens, et c'est ainsi que le prêtre l'offrait au Seigneur.

A s'en tenir à la lettre du texte, rien de tout cela n'était commandé; et il paraît que, dans l'origine, la cérémonie était beaucoup plus simple. Il paraît aussi que l'hébreu *gomer* ou *gomor*, au pluriel *gamarin*, signifie plutôt une javelle qu'une gerbe; c'est ce qu'un homme peut tenir dans ses deux mains, et c'est ainsi que le prêtre prenait la javelle et l'offrait au Seigneur. Par la même raison, un *gomor* de grain était ce qu'un homme pouvait en tenir dans ses deux mains jointes. *Gomor* paraît être formé de la particule copulative *go*, et de *mar*, la main; c'est le grec μαρη. *Voyez le Dictionnaire étymolog.* de M. de Gébelin. Aussi est-il rendu en grec par δράγμα, et en latin par *manipulus*, une poignée. Mais, dans les derniers siè-

cles, les Juifs, par leur prétendue loi orale et leurs traditions rabbiniques, avaient défiguré toute leur religion.

BERGIER.

GERBERON (Gabriel.) (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, zélé partisan du jansénisme, né à Saint-Calais (Bas-Maine) en 1628, mourut en 1711, après avoir enfin signé le formulaire, et abjuré ses anciens sentiments sans toutefois accorder qu'il eût enseigné des erreurs dans son *Miroir de la piété chrétienne*, ce que sa conscience, disait-il, ne lui aurait pas permis de faire. On cite de *Gerberon* cent onze écrits authentiques; enregistrons les suivants.

1. *Apologia pro Ruperto, abbate Tuitiensi, in quo de Eucharistica veritate eum catholice sensisse demonstrat vindex Fr. Gerberon*, Paris, 1669, in-8° (1) dirigé contre l'assertion de Salmasius et d'autres protestants, prétendant que Rupert n'avait admis qu'une présence figurée dans l'Eucharistie;

2. *Miroir de la piété chrétienne*, Bruxelles, 1776. Cet ouvrage janséniste fut bientôt censuré par Camus, évêque de Belley, Letellier, archevêque de Reims, et beaucoup d'autres prélats ;

3. *Miroir sans tache*, Paris, 1680;

4. *Acta Marii Mercatoris, S. Augustini E. D. discipuli, cum notis Rigberii* (pseudon.), Brux., 1673, in-12;

5. *L'Abbé commendataire*, par le sieur de Froimond (pseudon.), Bologne, 1674;

6. *S. Anselmi, Cantuar. archiep., Opp., necnon Eadmeri, etc., Historia novorum et alia opusc., lab. et stud. Gabr. Gerberon*, Lutet. Paris., 1675;

7. *S. Anselmus per se docens*, Delft, 1692.

8. *Michael. Baji, celeberrimi in Lovan. Academia theologi, etc., Opp.*, Colon. Agripp., 1696, in-4°. Il y ajouta les bulles pontificales et les autres actes et documents concernant son affaire, et d'autres *opuscules* de Baïus;

9. *Histoire générale du Jansénisme, contenant ce qui s'est passé en France, en Espagne, en Italie, Pays-Bas*, par M. l'Abbé, 3 tom., Amsterdam, 1700, in-8°. Il en existe aussi une édition in-fol. d'après D. Tassin. C'est un des rares ouvrages de *Gerberon* qui ont échappé à l'oubli. On peut s'en servir encore aujourd'hui, vu les nombreux renseignements qu'il renferme et malgré la partialité de l'auteur.

10. La traduction française des *Monita salutaria B. V. Mariæ ad indiscretos cultores suos*, Gandavi, 1673, sous le titre de : *Avis salutaire de la B. V. Marie à ses dévots indiscrets*, traduit du latin de Widenfeldt. La Mère de Dieu y parle, défend aux fidèles de brûler des cierges devant ses images, d'orner ses statues, de la saluer comme mère de la miséricorde. Le culte qu'on rend à Marie est indigne et vain, etc., etc.

LE NOIR.

GERBERT (Martin). *Théol. hist. biog. et bibliog.*) Ce bénédictin, né à Horb, dans la forêt Noire, en 1720, est l'auteur d'ouvrages célèbres sur la liturgie alémanique; il écrivit aussi sur toutes les matières de la théologie; il mourut en 1793.

Presque tous ses ouvrages furent imprimés dans le couvent de Saint-Blaise selon l'ordre chronologique suivant :

1. *Apparatus ad eruditionem theologicam*, Aug. Vind. et Frib., 1754.

2. *Theologia vet. et nov. circa præsentiam Christi in Eucharistia*, Frib., 1756.

3. *Principia theologiæ exegeticæ, dogmaticæ, symbolicæ, mysticæ, canonicæ, moralis, sacramentalis* (Aug. Vind. et Frib.) *et liturgicæ*, in monast. S. Blasii, 1757-59, 6 vol.

4. *De recto et perverso usu theologiæ ecclesiast.*, S. Blas, 1758.

5. *De ratione exercitiorum scholast., præcipue disputationum in rebus fidei*, ibid., 1758.

6. *Demonstratio veræ religionis et Ecclesiæ*, ib., 1760.

7. *De legitima potestate ecclesiastica*, ib., 1761.

8. *De communione potestatis eccles. inter Pontificem et episcopos*, ib., 1761.

9. *De christiana felicitate hujus vitæ*, ib., 1762.

10. *De radiis Divinitatis in operi-*

(1) Voy. RUPERT DE DEUTZ.

bus naturæ, providentiæ et gratiæ, ib., 1762.

11. *De æqua morum censura*, ib., 1763.

12. *De eo quod est juris div. et eccles. in sacramentis, præs. Confirmation.*, ib., 1764.

13. *De selectu theol. circa effectus sacramentorum*, ib,. 1764, 2 vol.

14. *De peccato in Spiritum S.; acced. paraphrasis cum notis in epist. Pauli ad Hebr.*, ib., 1764, 2 vol.

15. *De dierum festorum numero minuendo, celebritate ampliando*, ib., 1765.

16. *Codex diplomaticus epistolaris Rudolphi I, Rom. regis*, ib., 1772, in-fol.

17. *De translatis Habsburgo-Austr. principum eorumque conjugum ex eccles. Basil. et monast. Kœnisgsfeld. in monast. S. Blasii*, ib., 1772, in-fol.

18 *Iter Allemanicum, Italicum et Gallicum*, ib., 1773.

19. *De cantu et musica sacra a prima Ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus*, S. Blas., 1774, 2 vol. in-4°.

20. *Vetus liturgia Allemanica*, ib., 1776, 3 part. en 2 vol. in-4°

21. *Monumenta veteris liturgiæ Allem.*, ib., 1777, 2 vol. in-4°

22. *Historia Nigræ Silvæ, ord. S. Benedicti coloniæ*, ib., 1783, 3. vol in-4°.

23. *Scriptores ecclesiastici de musica sacra*, ib., 1784, 3 vol. in-4°.

24. *De Rudolpho Suevico, comite de Rhinfelden.*, ib., 1785.

25. *Crypta San-Blasiana nova principum Austr.* ib., 1785, in-4°.

26. *Ecclesia militans*, ib., 1789, 2 vol.

27. *Nabuchodonosor somnians et prodromus Eccles. milit.*, ib., 1789.

28. *Jansenisticarum controv. ex doctrina S. Augustini retractatio*, ib., 1791.

29. *De sublimi in Evangelio Christi*, ib., 1793, 3 vol.

30. *De periclitante hodierno Ecclesiæ statu, præsert. in Gallia*, 1793,

LE NOIR.

GERBERT. (*Théol. hist. pape.*) — V. SYLVESTRE II.

GERBET (l'abbé Olympe-Philippe). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Cet écrivain français, plutôt littérateur que théologien et philosophe, est né à Nancy en 1790; il fut un des plus ardents défenseurs de la doctrine du *Sens commun* de Lamennais; il est mort évêque; on a de lui :

Des Doctrines philosophiques sur la certitude, in-8, 1826; *Du Dogme générateur de la piété catholique*, in-12, 1829, 4e édit. 1852, trad. en espagnol par dom L. de Ochoa; *De la controverse chrétienne depuis les premiers siècles*, in-8, 1831; *Conférences de philosophie catholique*, in-8, 1832-1834; *Esquisse de Rome chrétienne*, 2 vol. in-8, 1844-1850; *Livre de sainte Theudosie*, 1854; etc. LE NOIR.

GERDIL (Hyacinthe-Sigismond). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce célèbre cardinal, à la fois grand philosophe et grand théologien, né à Samoens en Savoie en 1718, et mort chez les Barnabites en 1802, a laissé beaucoup d'ouvrages à la défense de l'Eglise, dont il se montra l'infatigable champion pendant soixante ans. Les uns sont écrits en français, d'autres en italien et d'autres en latin. M. Hergenrother les classe de la manière suivante :

« 1. *Œuvres historiques.* A cette catégorie appartiennent plusieurs traités écrits pour son royal élève (1), par exemple : un *Tableau historique de l'empire romain depuis César jusqu'en* 1453; l'*Esquisse de l'histoire de la maison de Savoie*; une *Histoire du temps de Louis XV jusqu'à la paix d'Hubertsbourg*; des *Considérations sur l'empereur Julien*; la *Vie de saint Alexandre Sauli, évêque d'Aléria, apôtre des Corses* († 1592).

« 2. *Œuvres mathématiques et physiques*; par exemple : *Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction et de ses différentes lois avec les phénomènes et sur les tuyaux capillaires*; *Mémoire sur la cohésion.*

« 3. *Œuvres philosophiques*, auxquelles appartiennent : ses *Institutiones logicæ*; son traité *de l'Immatérialité de l'âme* contre Locke (Turin, 1747,

(1) Il avait été le précepteur du petit-fils du prince de Piémont devenu plus tard Charles-Emmanuel IV, qui l'honora toujours comme son père.

Opp., t. III) ; l'*Apologie de la théorie de Malebranche sur l'origine des idées* (Turin, 1748, *Opp.*, t. IV) ; l'*Examen des principes philosophiques de Wolf* ; des *Dissertations sur l'existence de Dieu et l'immatérialité des natures intelligentes* ; *Réflexions sur un Mémoire de M. Béguelin* concernant le principe de la raison suffisante et la possibilité ou le système du hasard ; l'*Histoire de la Philosophie ancienne*, *etc.*

« 4. *Œuvres de philosophie morale*, tels : son *Discours philosophique sur l'homme*, imprimé pour la première fois en 1768 ; ses *Pensées* sur les devoirs des différents états ; ses leçons latines sur l'*Ethique* (*Opp.*, t. VI) ; une dissertation sur l'origine du *Sens moral*, sur le duel, et plusieurs Discours académiques.

« 5. *Œuvres de droit civil et politique, et d'économie politique*, auxquelles il faut ajouter ses *Dissertations* sur l'origine de la souveraineté, sur la nature et les effets du luxe ; l'*Essai* politique sur le commerce ; les *Observations* sur le VI^e^ livre de l'*Histoire philosophique et politique du commerce dans les deux Indes*, par l'abbé Raynal ; — ses *Elementorum moralis prudentiæ juris specimen*.

« 6. *Œuvres pédagogiques*, entre lesquelles le premier rang est occupé par son *Anti-Emile*, ou Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de J.-J. Rousseau (Turin, 1763) ; puis divers travaux sur des plans d'étude, des instituts religieux, des établissements d'éducation laïques, et divers traités sur ces matières.

« 7. *Œuvres de philosophie religieuse*, surtout son *Introduction à l'étude de la religion*, malheureusement inachevée, 1755 (*Opp.*, t. XIX) ; *Éclaircissements sur les caractères de la vraie religion*, Turin, 1767 ; Traité *sur la Méthode et la nécessité de démontrer la Révélation*.

« 8. *Œuvres théologiques* : *Saggio d'istruzione teologica*, publié peu après son arrivée à Rome, avec plusieurs dissertations à la suite ; commentaire abrégé *de Gratia* ; traités *de Censuris*, *de Usura*, *de Attritione* ; cours en latin sur la morale théologique (*Opp.*, t. XVI-XVIII) ; *Responsio ad archiepiscopum Ebredunensem*, *de jurisdictione parochorum* (*Opp.*, t. XVI ; *Observations sur les objections du chancelier Pfaff* concernant la certitude de la tradition (en italien) ; traité sur l'*Usage qu'on peut faire en faveur des Catholiques des arguments donnés par les protestants pour prouver la Révélation* ; enfin, *Opuscula ad hierarchicam Ecclesiæ constitutionem spectantia* (imprimé à part à Venise, 1790), Parme, 1789.

« Enfin il faut distinguer parmi tous ces ouvrages, au point de vue de l'histoire :

« 1. *De ratione ineundæ concordiæ Catholicos inter et heterodoxos* ; *Conjectaria ad hierarch. Eccl. spectantia*, *ex his quæ acta sunt inter Bossuetum et Molanum*, écrits à la demande du savant Bénédictin Bohm, professeur de théologie de Fulde.

« 2. La réfutation (en italien) de deux écrits dirigés contre le bref *Super soliditate* (qui condamnait le livre d'Eybel : Qu'est-ce que le Pape ?), Rome, 1798 (*Opp.*, t. XII).

« 3. *Animadversiones in Commentar. Febronii*, objet d'un éloge particulier de Pie VI dans un bref spécial du 3 mars 1793 (*Opp.*, t. XIII).

« 4. *Critique des théories de droit ecclésiastique* de Slevogt et Lakies (*Opp.*, t. XI).

« 5. Écrits relatifs à la bulle *Auctorem fidei*, qui avait condamné le synode de Pistoie (*Opp.*, t. XIV).

« 6. *Neuf Lettres pastorales et Constitutions synodales*, qui n'ont pas toutes été conservées.

« Cf. *Vie de Gerdil*, par le Père Fontana, dans le vingtième volume de l'édition. romaine » Le Noir.

GERHARD (Jean). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*).—Ce théologien luthérien, en grande considération dans cette secte, naquit en 1582 à Quedlinbourg, et mourut à Iéna en 1637.

« Parmi les nombreux écrits dus à sa plume, dit M. Schrödl, se distinguent tout d'abord ses *Loci theologici*, l'ouvrage luthérien le plus riche en ce genre ; il renferme en même tenps toute la polémique luthérienne, Il a été publié à Iéna, 1610-1622, en 9 vol. ; puis à Francfort, 1657, 2 vol.

in-fol. ; avec des notes, par Cotta, à Tubingue, 1762-1788, 22 vol. Si on les compare aux *Loci theologici* de Bellarmin, on voit combien la dogmatique catholique l'emporte sur la dogmatique luthérienne.

« Les protestants attribuent encore une grande valeur à un autre ouvrage de *Gerhard* en deux livres : *Confessio catholica, in quibus doctrina catholica et evangelica, quam Ecclesiæ Augustanæ confessioni addicti profitentur ex Romano Catholicorum scriptis confirmatur*, Francfort, 1679, in-fol. ; et à ses *Disputationes, in quibus dogmata Calvinianorum expenduntur*, Iéna, 1638, opinion que naturellement les Catholiques ne peuvent point partager.

« *Gerhard* se fit aussi un nom comme exégète ; il continua l'*Harmonie des Evangiles* de Chemnitz et Lyser. Ce qui fait incontestablement son mérite, ce sont les livres qu'il composa pour développer la piété languissante parmi ses coreligionnaires, par exemple sa *Schola pietatis*, ses *Meditationes sacræ*, traduites en beaucoup de langues. Mais, de même que Arndt, *Gerhard*, ne trouvant rien dans le sol stérile du protestantisme, dut puiser aux sources catholiques de la morale, de l'ascétisme et de la mystique, ce qu'il fit dans ses *Méditations*, qui sont textuellement empruntées à S. Augustin, S. Anselme, S. Bernard, Tauler et autres. Ce désir et ces instances pour amener les fidèles au Christianisme pratique ne lui concilièrent ni la faveur ni la reconnaissance des Luthériens orthodoxes, partisans de la *foi seule*. Aussi *Gerhard* inscrivit souvent, dans les albums religieux en usage en Allemagne les distiques suivants :

Qui studium hoc ævo pietatis graviter urget
Qui sophiæ partem tractat utramque sanæ,
Ille Rosæcrucius et Weigelianus habetur,
Et nota turpis ei scribitur hæreseos. »

LE NOIR.

GERMINATION. (*Théol. mixt. scien. physiol. végét.*) — Citons sur ce mystère de la vie des plantes, comme nous le faisons quelquefois en ces sortes de matières, M. Milne Edwards :

« On appelle, dit-il, *germination* la série des phénomènes que présente une graine, pour opérer le développement de l'embryon qu'elle renferme. La *germination* ne peut avoir lieu que par le concours de circonstances dépendant de la graine elle-même et d'influences extérieures. Ainsi, d'un côté, la graine doit être mûre, renfermer un embryon complet, et ne pas être trop vieille (1) ; de l'autre, elle doit être soumise à l'action de certains agents extérieurs, dont les principaux sont l'*eau*, la *chaleur* et l'*air*.

« L'eau est indispensable à la *germination* ; elle agit en pénétrant la substance de la graine, en ramollissant ses enveloppes, en faisant gonfler l'embryon, et en déterminant, dans l'endosperme ou dans les cotylédons, des changements chimiques qui rendent les substances déposées dans leur parenchyme propres à servir de nourriture au jeune végétal. La chaleur est tout aussi nécessaire ; au-dessous d'une certaine température, la graine reste inactive ; une chaleur trop élevée détruit sa force végétative ; zéro et cinquante degrés du thermomètre centigrade sont les deux limites extrêmes. Quant à l'air, sa présence est aussi indispensable à la *germination* des graines, ou du moins à leur développement, qu'elle l'est à la respiration des animaux. Il agit surtout par l'oxygène qu'il contient ; car les semences qu'on met en contact avec ce gaz sont activées dans leur *germination*. La lumière, au contraire, l'empêche, ou du moins la ralentit beaucoup (2).

(1) Il est des graines qui possèdent pendant très-longtemps la faculté de germer : le blé, les haricots, la sensitive, jouissent de cette propriété pendant soixante ans ou même un siècle, tandisque le café, au contraire, la perd en un temps fort court. Quelques-unes, mises à l'abri du contact de l'air, conservent longtemps leur faculté germinative (*Note de Milne Edwards*).

Il convient d'ajouter à cette note qu'on a réussi à faire germer, fleurir et fructifier, dans ces derniers temps, des graines trouvées dans des tombeaux romains qui, selon toute probabilité, y reposaient depuis 15 à 16 siècles ; on a même semé du blé trouvé dans des sarcophages égyptiens, à coté des momies qu'ils renfermaient depuis plusieurs milliers d'années, et ce blé a réussi ; on en peut voir de l'espèce au Jardin des Plantes. LE NOIR.

(2) Telle est l'opinion commune, mais M. de Saussure a démontré le contraire. La lumière favorise le développement de l'embryon. LE NOIR.

« Le premier phénomène qu'on aperçoit dans la *germination* est le gonflement de la graine et le ramollissement de ses enveloppes ; ces dernières se rompent au bout d'un temps variable dans les différents végétaux : cette rupture se fait d'une manière, soit régulière, soit irrégulière. Dès ce moment on voit l'embryon, auquel on donne alors le nom de *plantule*, commencer à se développer ; on y distingue deux extrémités qui croissent constamment en sens inverse ; la gemmule, qu'on nomme *caudex* ascendant, se dirige vers la région de l'air et de la lumière ; la radicule, ou *caudex* descendant, tend au contraire à s'enfoncer dans la terre. La substance des cotylédons se liquéfie : elle devient laiteuse, et sert à l'alimentation de la plantule : le périsperme éprouve une transformation analogue, et paraît remplir la même fonction. Tandis que la radicule, en pénétrant dans la terre, donne naissance à de petites ramifications déliées, la tigelle s'allonge et soulève les cotylédons. Bientôt la gemmule est libre et découverte ; les petites folioles qui la composent s'étalent, s'agrandissent, deviennent vertes, et commencent déjà à puiser dans l'atmosphère une partie des fluides qui doivent alimenter la jeune plante. Dès lors la *germination* est terminée, et la nutrition s'opère de la manière que nous avons indiquée lorsque nous avons étudié spécialement cette fonction.

« Toutes les graines n'emploient pas un espace de temps égal pour germer. Ainsi le cresson alénois germe en deux jours ; le navet et le haricot, en trois jours ; la laitue en quatre, le melon en cinq : la plupart des graminées en six ou sept jours ; l'hysope en un mois, le pêcher en un an, le rosier en deux ans, etc.

« Tout ce que nous avons dit, jusqu'ici, de la fructification a trait aux végétaux cotylédonés, et il nous reste encore à dire quelques mots de ce qui se passe dans les plantes acotylédonées, chez lesquelles on ne trouve ni fleurs, ni graine, ni par conséquent d'embryon. La classe des acotylédonées comprend tous les végétaux qui, étant dépourvus de véritables organes de la génération, c'est-à-dire d'étamines ou de pistils, ont reçu le nom de *cryptogames* ou d'*agames*, et se reproduisent au moyen de corpuscules analogues, par leur structure et leur développement, aux bulbilles de certaines plantes vivaces. Ces corpuscules se nomment *sporules* ou *séminules* ; il sont contenus dans les enveloppes appelées *conceptacles*, et diversement placés, soit dans l'intérieur même de la plante, soit, mais plus rarement, à l'extérieur sous forme de tubercules, ainsi que nous le verrons lorsque nous ferons l'histoire de ces plantes. » V. Sporules.

Nous ajouterons à cette explication quelques faits nouveaux qui concourent à démontrer que Dieu a caché dans la *germination* des graines, comme dans toutes les opérations de la nature, des éléments d'activité que le génie de l'homme ignore et qu'il ne découvrira que dans l'avenir à force de recherches. Nous pouvons le présumer avec certitude d'après les découvertes qui se font sans cesse lorsqu'on pourrait croire qu'on a tout trouvé.

M. Becquerel, par exemple, partant des données fournies par Davy et déjà, avant Davy, par MM. Nollet et Jalabert, a démontré que l'électricité exerce une influence considérable sur la *germination*, mais très-différente selon l'espèce d'électricité. Le fluide, qu'on est convenu d'appeler négatif ou résineux, quand il se développe dans une graine, rend sa végétation plus active et plus rapide, tandis que le fluide positif ou vitré l'entrave et finit même, quand il est abondant et persistant, par tuer la jeune plante. Expliquez cela.

M. de Humboldt a constaté que certaines substances ont la propriété d'activer la *germination*, et même de la déterminer quand elle refuse de se manifester ; telle est l'eau chlorée, et telles sont, en général, toutes les substances qui sont propres à engendrer un dégagement d'oxygène ; c'est que le jeune embryon a besoin de respirer de l'oxygène, absolument comme un animal.

Nouveau mystère.

Mais, dans cette respiration, il y a exhalaison d'acide carbonique en volume égal à l'oxygène absorbé, en même temps production de chaleur, en sorte que la graine s'échauffe par elle-même en germant, et enfin développement de glucose ou sucre par transformation de la fécule en cette matière; c'est ce qu'on appelle la *diastase*, si bien décrite dans l'orge germée par M. Payen; c'est cette *diastase* devenue glucose qui fournit les premiers éléments de la sève et de la nourriture de la jeune plante. C'est de cette propriété même, que possèdent plus ou moins les végétaux, que nous tirons parti, nous autres hommes, en extrayant de leurs substances le sucre qui entre aujourd'hui, pour une si grande part, dans notre alimentation. Il y a même des plantes, dans lesquelles le sucre continue, après la *germination*, de se développer en quantité considérable et non point sous forme de glucose, mais sous forme de sucre ordinaire; telle est la canne à sucre, le sorgho sucré, et plusieurs autres.

L'homme a encore profité de cette propriété des graines, surtout de celles des graminées, pour se procurer des boissons fermentées, par exemple la bière avec l'orge germée. C'est la transformation de la fécule de cette graine en sucre pendant la *germination* qui la rend propre à fournir la bière.

C'est encore grâce au même principe que l'on obtient les alcools de grains. LE NOIR.

GÉROCH (Gerhoh). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce prévôt des chanoines réguliers de Reichersberg, sévère censeur de la corruption du clergé et très-savant, naquit à Polling (Haute-Bavière) et mourut en 1169. On peut citer parmi ses ouvrages :

Liber de gloria et honore Filii hominis, dans Pez, *Thes.*, t. I, p. II, qui l'appelle *Opus subtile et doctum*;

Liber adversus duas hæreses Nestorianorum, ibid.;

Liber de Ædificio Dei seu de studio et cura disciplinæ ecclesiasticæ, Pez, *Thes.*, t. II;

Commentarius in Psalmos, ibid., t. V;

Dialogus ad Innocentium II, R. P. quid distet inter clericos sæculares et regulares, ibid., t. II;

Opuscula seu Epistolæ XVI, dont 15 au Pape Alexandre III, à des cardinaux et à Éberhard, évêque de Bamberg, Pez, *Cod. dipl.*, p. 1, etc.

LE NOIR.

GÉROME (Jean-Léon). (*Théol. hist. biog. et œuv. d'art.*) — Ce peintre français contemporain, né à Vesoul en 1824, et élève de Paul Delaroche, met beaucoup de talent, de goût et de pureté antique dans ses tableaux surtout comme dessin; il y met aussi souvent beaucoup d'esprit; le coloris laisse à désirer peut-être. On a de lui beaucoup de tableaux religieux, à côté de beaucoup de nudités très-archaïques mais peu décentes. Citons :

La *Vierge*, l'*Enfant Jésus et saint Jean*, *Anacréon*, *Bacchus et l'Amour*, 1848; le *Siècle d'Auguste* et la *Naissance de Jésus-Christ*, grande toile historique, 1855; la *Sortie du bal masqué*, petite toile de genre dans laquelle on voit un arlequin qui vient de tuer en duel un pierrot et s'en va en goguenardant; *César*, c'est le gros Vitellius auquel les gladiateurs disent : *Ave, Cesar imperator, morituri te salutant*; les *Deux augures qui ne peuvent se regarder sans rire*; le *Roi Candaule*; la *Peste à Marseille* et la *Mort de saint Jérôme*, pour l'église Saint-Sévérin. LE NOIR.

GERSON, théologien célèbre dans son siècle, chanoine et chancelier de l'Eglise de Paris, mort l'an 1429, était né dans le village de Gerson en Champagne, diocèse de Reims; son vrai nom était Jean Charlier. Il soutint, avec beaucoup de zèle, la doctrine de l'Eglise gallicane au concile de Constance; et dans le dessein de dissiper l'ignorance, il ne dédaigna pas de prendre le soin des petites écoles, et d'y enseigner les enfants. En 1706 Dupin a fait imprimer en Hollande les ouvrages de Gerson, en 5 vol. *in-fol.* Les uns sont dogmatiques, les autres concernent la disci-

pline, plusieurs traitent de morale et de piété.

BERGIER.

GERSON (Jean Charles de). (*Théol. hist. biog. et bibliog.* — Nous complétons l'article insuffisant de Bergier qui précède par les notes biographiques et bibliographiques suivantes de M. Dux

« *Gerson* poussé par son amour pour la paix de l'Église, publia un livre dédié à son ami Pierre d'Ailly, sous le titre de : *de Modo pacificandi, reformandi ac uniendi Ecclesiam*, dans lequel il dépeint ouvertement la situation et met sous les yeux de chacun la nécessité d'un concile universel. » Ce concile eut lieu, et ce fut le concile de Constance.

« Après le concile de Constancela situation personnelle de *Gerson* devint fâcheuse. La récompense des services rendus par cet homme éminent fut un exil perpétuel, prononcé contre lui par le duc de Bourgogne, dont Jean Petit avait publiquement fait l'apologie au concile de Constance à propos du meurtre du duc d'Orléans, énergiquement flétri par *Gerson*. Le chancelier, pour échapper à la faction des Bourguignons, fut obligé de fuir; il se rendit, déguisé en pèlerin, dans les montagnes de la Bavière, où il écrivit le livre édifiant *de Consolatione theologiæ*. Plus tard il revint à Lyon, y vécut encore pendant dix ans, humblement retiré dans le couvent des Célestins, dont son frère était prieur, y passant son temps à instruire les petits enfants, à étudier, à méditer et à prier. Il mourut à l'âge de soixante-six ans, dans une parfaite abnégation de toutes choses et une pauvreté absolue.

« *Gerson* trouvait qu'avant tout il fallait réformer le droit des réserves pontificales, étendu à la collation de toutes les dignités considérables de l'Eglise; les réserves lui paraissaient une soustraction faite aux droits épiscopaux (1) et une abondante source de richesses pour le trésor papal. Dans le système déplorable de l'époque, qui distribuait les places pour de l'argent, la simonie avait atteint son apogée. De plus, *Gerson* rejetait les taxes trop lourdes, qui servaient à former non des dispensateurs, mais des dissipateurs des mystères de Dieu, *non dispensatores mysteriorum Dei, sed dissipatores*. *Gerson* réclame en outre une réforme des mœurs cléricales, que les deux causes ci-dessus indiquées rendaient indispensables. Les preuves de cette perversion des mœurs éclataient surtout dans la désobéissance et la rébellion, dans une honteuse avarice et un déplorable pharisaïsme. Tous ces maux découlent de la négligence des sages lois de l'Eglise, de celles, par exemple, qui règlent le choix des évêques.

« L'Eglise exige qu'on élise un sujet » éprouvé par sa parole et sa conduite, » qui ait de l'âge, qui soit solide et » intègre, et non un jeune homme, » un homme sensuel qui ne sait rien » des choses de l'esprit. Or on viole » partout ces prescriptions de l'E- » glise; on n'arrive que par la cor- » ruption, la protection, les sollicita- » tions, aux charges les plus im- » portantes, et on en dissipe les » revenus dans le luxe. L'ordre est » renversé partout. Les fous tiennent » le gouvernail, les ignorants déci- » dent des intérêts les plus graves. » Les abus pullulent de tous côtés; » ils se glissent dans le culte public, » qu'on surcharge et matérialise. » Est-il dans l'intérêt de la vraie dé- » votion et de l'édification, demande » *Gerson*, que l'on célèbre plus so- » lennellement certaines fêtes nou- » velles que les fêtes des Apôtres? » etc., etc. »

Gerson attaque la fausse humilité de tant de clercs orgueilleux, qui ambitionnent les dignités ecclésiastiques sous l'innocent prétexte qu'ils ne les acceptent que par respect pour la dignité en elle-même et pour l'édification d'autrui. Sans doute *Gerson* se sert parfois d'expressions qui paraissent dures ou exagérées; mais il n'est pas seul à parler de cette manière : d'autres personnages de son temps, sages, honnêtes et dévoués à l'Eglise, s'expriment de même et prouvent combien était né-

(1) Hardt, t. I, p. IV, p. 124.

cessaire la réforme religieuse à laquelle ils aspiraient.

« Les ouvrages de *Gerson* furent publiés en majeure partie, en 1488, à Strasbourg. Une autre édition parut à Bâle, en 3 vol. en 1518. Simon Richer en publia une nouvelle, à Paris, en 1606. Enfin Dupin fit paraître une édition en 5 vol., in-fol., imprimée à Anvers et publiée, en 1706, en Hollande. Cette édition divise les œuvres de *Gerson* en plusieurs classes : la première renfermant les ouvrages dogmatiques ; la deuxième les ouvrages qui ont rapport à la discipline ; la troisième les ouvrages moraux et ascétiques ; la quatrième les mélanges. Elle est précédée d'un *Gersoniana*, contenant les écrits plus rares, mais en partie moins authentiques, entre autres les traités que *Gerson* écrivit, dit-on, pour le concile de Constance, et que Von der Hart a adoptés sans scrupule dans sa collection connue des écrits relatifs au concile de Constance, quoique plusieurs de ces traités portent des traces évidentes de non-authenticité ou d'altération.

« Les ouvrages les plus importants de *Gerson*, tels que sa *Dissertation sur l'Excommunication* ; *de Plenitudine potestatis ecclesiasticæ* ; *de Statibus ecclesiasticis* ; *de Unitate ecclesiastica* ; *Tractatus duo de Schismate* ; *Tractatus quomodo et an liceat in causis fidei a Papa appellare* ; *Tract. contra Papam supra potestate et auctoritate Ecclesiæ, etc.*, se trouvent aussi dans *Mech. Goldasti Monarchia S. R. Imperii*, t. I et II.

« Le style de *Gerson* est dur, négligé, mais énergique.

« On sait que *Gerson* est le plus ancien auteur auquel le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* ait été généralement attribué.

« Cette attribution, dit Gence, auteur de l'article *Gerson* dans la *Biographie universelle* (1), prouvée par l'inscription d'un grand nombre de manuscrits sous son nom ou sous celui de son pseudonyme (Gersen), est confirmée par la multitude plus grande encore d'éditions des quinzième et seizième siècles qui portent son nom....» Il ne s'est guère écoulé d'années, depuis 1470 jusqu'en 1600, où il n'y ait eu plusieurs éditions latines ou italiennes de l'*Imitation*, avec le nom du chancelier de Paris, soit à Venise, soit à Florence, soit à Rome, ou ailleurs, tandis qu'il ne s'en trouve aucune sous celui de *Gerson*, et qu'il en existe très-peu sous celui de Kempis, et seulement dans la seconde moitié du seizième siècle. Bossuet regardait *Gerson* comme très-digne d'avoir composé cet ouvrage. » LE NOIR.

(1) T. XVII, p. 230, édit. 1816.

GERUZEZ (Nicolas-Eugène). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce littérateur français, né à Reims en 1799, est le neveu et non le fils, comme le dit la *Biographie générale*, d'un ancien génovéfain émancipé en 1794 ; il a suppléé M. Villemain à la Sorbonne ; on a de lui :

Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France aux XIV^e^, XV^e^, et XVI^e^ *siècles*, 2 vol. in-8, 1837-38 ; c'est un recueil de ses leçons : *Essais sur l'éloquence et la philosophie de S. Bernard*, in-8 1839 ; *Essais d'histoire littéraire*, in-8, 1845 ; *Nouveaux essais d'histoire littéraire* ; in-8, 1845 ; *Histoire de la littérature française jusqu'en* 1789, in-8, 1852 ; *Cours de philosophie*, 1833, 5^e^ édit. 1846 ; *Leçons de mythologie*, faisant partie du *Cours complet d'éducation pour les filles*, in-8, 1846 ; *Cours de littérature* pour le baccalauréat, 1846 ; etc. LE NOIR.

GERVAIS. (*Théol hist. biog. et bibliog.*) — Ce moines bénédictin surnommé *Dorobernensis* ou *Cantuariensis* vécut vers 1200, et écrivit :

De Combustione et Reparatione Cantuariensis Ecclesiæ, ann. 1174 ; *Imaginationes seu Descriptio discordiarum inter monachos Cantuarienses et Balduinum, archiep., post ann.* 1184 ; *Chronica rerum a Britannis, Saxonibus et Normannis gestarum, ab anno* 1122 *ad ann.* 1199. LE NOIR.

GERVAIS D'ANGLETERRE. (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce savant abbé de Saint-Juste (dans le diocèse de Beauvais), qui était Anglais d'origine et qui

mourut en 1128, a laissé un *Commentaire sur les petits prophètes et les psaumes*; et des lettres. Il assista, en 1215, au concile universel de Latran.

LE NOIR.

GERVAIS (Paul). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce naturaliste français contemporain, né en 1816, à Paris, est doyen de la faculté de Montpellier depuis 1856. On a de lui: *Histoire naturelle des insectes aptères*, 2 vol. in-8, 1844 1847 ; ces deux volumes forment les tomes III et IV des *Suites à Buffon*; *Zoologie et Paléontologie française*, 1848, 1853 et 1859; *Histoire naturelle des mammifères*, 2 vol. in-8, 1854 et 55, avec M. Van Beneden; collaborations au *Dict. des sciences naturelles*; etc.

LE NOIR.

GESNER (Conrad). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce savant célèbre de la Suisse, né en 1516 à Zurich, et mort en 1565, a été surnommé le *Pline de l'Allemagne*, à cause de ses connaissances et de ses travaux encyclopédiques. Il était médecin. Il composa 56 ouvrages sur la grammaire et la philologie, sur la botanique, sur la médecine et sur l'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont :

Sa *Bibliothèque universelle*, Zurich, 1545 ; cet ouvrage a été mis à l'index ; son *Historia animalium*, Zurich, 1550; ses *Opera botanica*, Nuremberg, 1754.

LE NOIR.

GESNER (Salomon). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce poëte suisse, imprimeur libraire, né à Zurich, en 1730, et mort en 1788, fut aussi un excellent paysagiste en peinture. *Gesner* est l'auteur du poëme de la *Mort d'Abel* et de beaucoup d'idylles pleines de naturel et de grâce. Il était aussi graveur; c'est lui qui grava les illustrations de ses ouvrages.

LE NOIR.

GEVOLD (Christophe). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce savant historien, né à Ansberg (Haut Palatinat) et mort à Ingolstadt en 1621, fut le continuateur de la *Metropolis salisburgensis*, in-fol. de Vigulens Hund mort en 1588 : il l'étendit à 3 vol. in-fol. ; ses autres ouvrages sont :

Chronicon monasterii Reichersbergensis, monachus, 1611; *Defensio Ludovici IV Bavarii imperatoris, contra Abrahamum Bzovium*; *Annales Henrici monachi rebdorfensis* ; *Commentarius de septemviratu S. R. Imperii*, Ingolstadt, 1616 — 1621 ; etc.

LE NOIR.

GEYSERS. (*Théol. hist. scien. géolog.*) — Parmi les curiosités les plus étranges que Dieu a mises dans la nature comme pour intriguer notre imagination, nous ne saurions omettre les *geysers* d'Islande; ces grandes sources thermales intermittentes et à concrétions dans le genre des stalactites et des stalagmites méritent une description particulière.

On en remarque deux principales, l'une nommée le *grand-geyser*, l'autre le Strokkur; elles sont situées dans le sud-ouest de l'île. M. Descloiseaux les a observées avec soin. Quand l'éruption aqueuse doit se produire, elle s'annonce toujours par des détonnations souterraines qui ressemblent à un bruit d'artillerie; à la suite de chaque détonnation, une masse d'eau se soulève d'abord à la hauteur de quelques mètres seulement en forme de demi-sphère, puis s'arrête ; les détonnations deviennent bientôt plus fortes et plus rapprochées; puis tout à coup on voit s'élancer dans l'air une puissante colonne d'eau de trois à quatre mètres de diamètre à sa base, qui s'élève à 40 ou 50 mètres ; s'épanouit, à son sommet, en forme de gerbe et retombe tout à l'entour; c'est un volcan d'eau qui dure quelquefois cinq minutes. Il y a des *geysers* dont les éruptions sont périodiques, et d'autres dont les éruptions sont irrégulières. La chaleur de l'eau ainsi vomie n'est pas toujours la même ; elle varie entre 75 et 90 degrés.

Mais ce n'est pas là tout ce que les *geysers* présentent d'intéressant. L'eau qu'ils rejettent est chargée de beaucoup de substances en dissolution, parmi lesquelles se fait remarquer surtout la silice ; cette matière y entre dans la proportion de 50 centigrammes

par litre; et autour des *geysers* dont l'eau s'écoule au dehors, elle se dépose sur la terre, en formant d'abord une espèce de bassin, qui devient, à la longue, une vaste enceinte d'un terrain particulier.

Au grand *geyser*, ces dépôts ont formé un bassin conique régulier à bords extravasés à l'extérieur sur une pente de 8 degrés; le milieu du cône plonge plus profondément en forme d'une cuvette à parois inclinés de 15 degrés, et le centre de la cuvette est un puits cylindrique; la cuvette est un peu ovale, elle a 16 mètres de diamètre du nord au sud, et 18 de l'est à l'ouest; sa profondeur est de 1m 50; le puits central a 3 mètres de diamètre et 22 mètres de profondeur.

La couche concrétionnée siliceuse des *geysers* en activité n'a pas plus de 3 à 4 mètres d'épaisseur; mais le concrétionnement se fait si lentement que cette épaissenr n'a pas sensiblement augmenté depuis les temps historiques de l'Islande; d'où il suit que ces sources ont nécessairement une très-haute antiquité pour avoir pu former, par leurs dépôts, une couche de 3 à 4 mètres d'épaisseur. Il faut dire, ce nous semble, qu'on ne peut calculer cette antiquité que moyennant réserve de l'abondance et de la continuité des éruptions aqueuses qui purent varier dans le passé; si elles furent moindres, les concrétions se formèrent moins vite; dans le cas contraire elles se formèrent plus rapidement; en tout cas, elles ont demandé beaucoup de temps à se former et il est à croire que les *geysers* d'Islande sont beaucoup plus anciens que le déluge, qui ne les aura pas dérangés dans leur fonctionnement, lequel tient à des dispositions et à des lois souterraines particulières à cette contrée du globe.

Tous les *geysers* de l'Islande ne sont pas en activité; il y a de ces volcans d'eau qui sont éteints, mais qui ont laissé des traces évidentes de leur existence antique; ceux-là sont très-nombreux, et leurs restes indiquent une puissance bien supérieure à celle de ceux qui sont encore en activité, aussi bien qu'une antiquité et une durée bien plus considérables; car les couches de concrétions siliceuses qu'ils ont laissées ont jusqu'à 30 mètres d'épaisseur, quoique, d'ailleurs, elles soient, pour la forme et la composition, absolument pareilles; les arches de ces concrétions sont percées de tubulures très-nombreuses par lesquelles s'échappent encore des jets d'hydrogène sulfuré et de vapeur d'eau, qui témoignent incontestablement de leur nature identique à celle de ceux qui continuent de fonctionner sous nos yeux. Le Noir.

GIBBON (le). (*Théol. mixt. scien. zool.*) — Le *gibbon* est une des espèces de singes auxquelles on a donné la qualification commune de singes *anthropomorphes*, parce que ce sont ceux qui ressemblent le plus à l'homme par les caractères physiques; car si l'on considère les caractères psychologiques, la différence devient tellement considérable entre l'homme et tous les animaux qu'il n'y a plus aucune comparaison possible à établir. Voici ce que dit M. le professeur Gervais du *gibbon* :

« Si l'on commence l'étude du règne animal par les espèces les plus élevées en organisation, le premier rang appartient incontestablement à l'homme; et si l'on veut le mettre en dehors de la série, c'est aux singes qu'il revient; et les premières espèces sont les chimpanzés et les orangs. Immédiatement après celles-ci prennent place les *gibbons*; qui sont, comme eux, des singes dépourvus de queue, ayant un sternum aplati comme celui de l'espèce humaine, et pourvus de trente-deux dents de forme à peu près semblable aux nôtres..... Comme les orangs, ils ont le corps court, et leurs membres postérieurs sont de petite dimension, tandis que les antérieurs, fort longs au contraire, sont très-appropriés à la vie arboricole. Ils ont une intelligence supérieure à celle de beaucoup de singes, mais déjà bien inférieure néanmoins à celle des orangs et des chimpanzés; et leurs tubérosités ischiatiques sont garnies de callosités, ce qui est un caractère des singes de

l'ancien continent.... Tous les *gibbons* connus vivent dans l'Inde ou dans ses îles. »

Les *gibbons* ont les paumes de leurs quatre mains nues, ainsi que le dessous des doigts, et, ce qui constitue une ressemblance anatomique plus grande encore avec l'homme, ils ont leurs quatre pouces opposables aux autres doigts presque au même degré que nous, quoique on y trouve encore une petite différence, qui, selon beaucoup de naturalistes, est très-importante. Leurs doigts, surtout les antérieurs, sont très-longs ; ils ont des mamelles pectorales ; leur corps est garni d'une fourrure très-épaisse, le plus souvent noire, mais qui peut être aussi grise, ou même blanche. Dans le *gibbon siamang*, le deuxièmeet le troisième doigt des mains postérieures sont unis par une membrane le long de la première phalange. Cuvier dit de ce singe qu'il « vit en troupes nombreuses qui sont conduites par des chefs courageux et vigilants, et font retentir les forêts de cris épouvantables au lever et au coucher du soleil. » Tous les *gibbons* sont d'une grande agilité, mais surtout le *gibbon brun*.

« On voyait, dit M. Ad. Focillon, il y a plusieurs années, dans un café de Paris, boulevard du Temple, un *gibbon* cendré, qui était doux, familier, et venait auprès des consommateurs qui ne manquaient pas de lui donner quelques friandises. Il n'est jamais résulté le moindre inconvénient de ces petites familiarités. »

Le Noir.

GIBBON (Edouard). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce célèbre historien d'Angleterre naquit à Putney, près de Londres, en 1737, et mourut en 1794.

Voici la description, peu flatteuse, que l'auteur de la *Décadence et de la chute de l'Empire Romain* donne, dans ses mémoires, de la fameuse université d'Oxford :

« Les rayons de la bibliothèque crient sous le poids des in-folio des Bénédictins, des éditions des saints Pères et des collections du moyen âge que l'abbaye de Saint-Germain des Prés, de Paris, a publiés. L'œuvre du génie est toujours le produit d'un seul ; les œuvres d'érudition qui doivent être distribuées entre beaucoup de mains et continuées durant de longues années sont le champ approprié à l'activité d'une société laborieuse. Mais quand je demande où sont les travaux des moines du collége de Sainte-Madeleine et ceux des colléges d'Oxford et de Cambridge, je n'obtiens pour toute réponse qu'un silence honteux ou un regard sombre et méprisant. Les fellows ou moines d'Oxford étaient de mon temps de bonnes gens, qui jouissaient en paix des bienfaits du fondateur ; leurs journées s'écoulaient, dans une série d'occupations uniformes, à l'église, à l'académie, au café et dans les lieux de réunion publique, jusqu'à l'heure où, fatigués et satisfaits, ils se livraient à un profond sommeil. Leur conscience les avait affranchis des amères préoccupations de la lecture, de la pensée, de la plume, et les germes de science et d'esprit qu'ils apportaient à l'université s'y fanaient bien vite sans avoir porté beaucoup de fruits, ni pour eux, ni pour le public. »

Gibbon fut élevé dans les principes de l'Eglise établie, mais ayant, après une jeunesse oisive et désordonnée, étudié les *Livres recherchés* du docteur Middleton qui excitaient une vive agitation en Angleterre, son esprit indépendant se rapprocha du catholisisme, extrême tout opposé ; voici ce qu'il dit des impressions qu'il reçut de cette étude :

« Je vénérais toujours le caractère ou plutôt le nom des saints et des Pères qu'exalte le docteur Middleton ; il ne pouvait pas non plus empêcher mon esprit aveuglé de croire que les vertus divines qui avaient été accordées à l'Eglise primitive s'étaient perpétuées durant les cinq ou six premiers siècles ; mais je n'étais pas en état de résister à ce poids de témoignages historiques qui me convainquaient que, durant cette même période, la majeure partie des doctrines capitales du papisme étaient déjà introduites dans l'Eglise, en théorie et en pratique ; je n'étais pas loin de conclure que les miracles sont la pierre

de touche de la vérité, et que l'Eglise qui avait reçu tant de preuves de l'action visible de la Divinité était l'Eglise pure et orthodoxe. Les merveilleux récits que Basile et Chrysostome, Augustin et Jérôme appuient de preuves si hardies, m'obligeaient d'admettre les mérites éminents du célibat, l'institution du monachisme, l'usage du signe de la croix, des saintes huiles et même des images, l'invocation des saints, le culte des reliques, les dogmes du Purgatoire et la prière pour les morts, et le terrible mystère du sacrement du corps et du sang du Christ, qui se transforme invisiblement par le mystère de la transsubstantiation. »

Ce fut alors que les ouvrages de controverse de Bossuet, l'*Exposition de la doctrine catholique* et l'*Histoire des variations des Églises protestantes*, lui tombèrent entre les mains ; et voici ce qu'il dit de ces ouvrages :

« Ces ouvrages achevèrent ma conversion, et je succombais, dans le fait, devant un noble adversaire. Depuis lors j'ai examiné d'un regard plus net les documents originaux, et je n'hésiterai jamais à déclarer que Bossuet est l'homme qui a le mieux manié les armes de la controverse.

« Il résolut bientôt après, dit M. Brischar, d'entrer dans l'Eglise catholique. Il s'adressa à Londres à un libraire, qui le recommanda à un prêtre, et celui-ci l'admit en juin 1753 dans l'Eglise romaine, sans que ni l'un ni l'autre reculassent devant les peines sévères qui frappaient alors tous ceux qui se réconciliaient avec le Saint-Siége ou qui donnaient aux autres le moyen d'opérer cette réconciliation. Son père, en apprenant sa démarche par une lettre que lui avait écrite *Gibbon*, et dans laquelle il discutait ses motifs, s'abandonnant au premier mouvement de son ressentiment, divulgua un secret que sa prudence aurait dû cacher, et le jeune *Gibbon*, fut immédiatement exclu du collége de Sainte-Madeleine et de toutes les universités anglaises. Le père, décidé à guérir son fils de sa « maladie religieuse,» résolut de l'envoyer pendant quelques années à Lausanne, et de le confier à la surveillance d'un prédicateur calviniste. Celui-ci eut en effet, dès Noël 1754, la joie de voir son élève recevoir dans l'église de Lausanne la cène suivant le rite réformé. « Alors, » dit *Gibbon*, je m'arrêtai dans mes » recherches sur la religion, en m'attachant avec une foi absolue aux dogmes et aux mystères qui sont admis » unanimement par les Catholiques et » les protestants. » Ce nouveau protestantisme de *Gibbon* ne consistait, il faut le dire, qu'en une sorte d'indifférence à l'égard du Christianisme positif en général, comme on le voit par l'apologie qu'il fait dans ses Mémoires du caractère de Chillingworth et de Bayle, lesquels, après avoir également passé du protestantisme à l'Eglise catholique et être revenus de celle-ci à celui-là, ne pratiquaient plus qu'un complet pyrrhonisme. Il veut certainement exprimer ses propres opinions religieuses lorsque, après avoir rapidement décrit la vie de Bayle, il dépeint son caractère, et continue en disant :

« Témoin paisible et intelligent des » troubles de religion, le philosophe de » Rotterdam condamnait avec un égal » courage les persécutions de Louis XIV » et les maximes républicaines des » Calvinistes, leurs vaines prédictions et leur intolérante bigoterie, » qui venaient parfois troubler le repos » de sa retraite. En faisant la revue des » controverses de cette époque, il se » servait des démonstrations d'un des » partis contre les arguments de » l'autre. Il prouve, en employant » tantôt les armes catholiques, tantôt » les armes protestantes, que ni la » voie de l'autorité ni la voie de l'examen ne peut être une pierre de » touche des vérités religieuses pour » la grande masse, et il conclut fort » justement que l'habitude et l'éducation doivent être l'unique voie » de la foi populaire. Le vieux paradoxe de Plutarque, que l'athéisme » est moins dangereux que la superstition, acquiert dix fois plus » de valeur lorsqu'il y ajoute les arguments de son brillant esprit et la rigueur de sa logique. Son *Dictionnaire critique* est un immense trésor » de faits et d'opinions, et il sait peser,

» dans la balance de son clairvoyant » scepticisme, les faux systèmes de re- » ligion dont les quantités opposées » finissent par s'annuler réciproque- » ment. La merveilleuse sagacité qu'il » déploie en résumant les doutes et les » objections d'une manière si hardie » l'avait porté à se donner, en plai- » santant, le surnom de Jupiter, as- » sembleur de nuages ; et il fit fran- » chement connaître son pyrrho- » nisme universel dans une conversa- » tion qu'il eut avec le spirituel abbé, » depuis cardinal de Polignac. Je » suis, dit Bayle, protestant dans le » sens le plus strict ; car je proteste, » contre tous les systèmes et toutes les » sectes sans distinction. »

« *Gibbon*, continue M. Brischar, après être resté cinq ans de suite à Lausanne, occupé de littérature française et notamment de l'étude assidue de Montesquieu et des *Lettres provinciales*, de Pascal, devenu, dans son langage et ses habitudes, plus Français qu'Anglais, revint en Angleterre. Le premier ouvrage qu'il y publia, *Essai sur l'étude de la Littérature*, parut en français et obtint plus de succès sur le continent que dans la patrie de l'auteur. Voulant toutefois reprendre les allures anglaises, *Gibbon*, se conformant à l'avis de son père, entra, comme capitaine, dans un régiment de la milice nationale, levée alors pour la défense du pays au cas prévu d'une invasion. Son régiment ayant été licencié deux ans après, à la conclusion de la paix, *Gibbon* rentra dans la vie privée et se consacra tout entier à l'étude des historiens anglais, qu'il avait jusqu'alors négligés. L'accueil favorable qu'on avait fait en France à son premier ouvrage lui inspira le désir de se rendre à Paris. Il ne parvint à réaliser ce vœu, longtemps retardé, qu'en 1763, et dès qu'il fut arrivé à Paris il entra en relation habituelle avec Diderot, d'Alembert, Barthélemy, Raynal, Duclos, d'Holbach, Helvétius et les autres coryphées de la littérature incrédule du dix-huitième siècle. Au printemps de la même année il se rendit en Suisse, y resta pendant près d'un an à Lausanne, et partit pour l'Italie.

« Mon tempérament, dit-il plus » tard en décrivant l'impression » faite sur lui par la vue de la ville » éternelle, mon tempérament n'est » pas fait pour l'exaltation, et » j'ai toujours cru indigne de moi » d'affecter un enthousiasme que je » ne ressens pas ; néanmoins, après » un intervalle de vingt-cinq ans, je » ne puis ni oublier ni exprimer le » sentiment qui agita mon âme lorsque » j'approchai de la ville éternelle et » que j'y entrai. Après une nuit d'in- » somnie, je montai d'un pas ma- » jestueux les marbres du Forum ; je » vis tout à coup la place merveil- » leuse où se tint un jour Brutus, où » parla Cicéron, où tomba César, et » je passai plusieurs jours dans » l'ivresse de l'enchantement, avant » de pouvoir faire tranquillement la » moindre réflexion. »

Ce fut à Rome qu'assis un jour sur les ruines du Capitole, et entendant à ses pieds les Capucins chanter les vêpres dans le temple de Jupiter, il conçut la pensée d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain. Revenu en Angleterre, après s'être préparé par de longues et persévérantes études, il entreprit son grand travail historique. Le premier volume parut en février 1776. Trois éditions en furent rapidement enlevées. De tous côtés arrivaient à *Gibbon* des félicitations. Le héros des historiens anglais, le vieux David Hume, lui-même, lui écrivit une lettre extrêmement flatteuse. Sans doute les attaques ne manquèrent pas et furent surtout provoquées par les quinzième et seizième chapitres, qui traitent des progrès du Christianisme, des mœurs, du nombre, de la situation des premiers Chrétiens et de la conduite tenue à leur égard par les empereurs romains jusqu'à Constantin.

» Si je m'étais imaginé, dit *Gibbon*, » que la majeure partie des lecteurs » anglais tenait tant même au nom » et aux apparences du Christia- » nisme ; si j'avais prévu la vivacité » des sentiments qu'ont éprouvés ou » feint d'éprouver les personnes » pieuses, timides ou prudentes, » j'aurais peut-être adouci ces cha-

» pitres, qui m'attirent tant d'en-
» nemis et ne peuvent me procurer
» aucun ami ; mais le trait était
» lancé, la trompette avait sonné, et
» je me consolai dans la pensée que
» notre clergé, malgré ses cris et ses
» invectives, n'avait plus le pouvoir
» de persécuter personne. »

« Cependant *Gibbon* ne se contenta pas de sa carrière littéraire, il entra dans celle des affaires publiques, qui ne fut pas aussi brillante pour lui. L'intervention de ses amis le fit deux fois nommer membre du parlement. Partisan zélé du ministère North, il avait rédigé un manifeste contre la France en faveur du ministère, et ce service lui avait valu la place lucrative de lord commissaire du commerce et des colonies ; mais la chute de ses amis politiques le priva bientôt de sa charge. Du reste il ne fut pas fâché de se retirer de la lutte politique qu'avait engagée la question de l'indépendance du nord de l'Amérique et qui agitait toute l'Angleterre, et de réaliser le vœu qu'il avait formé de finir paisiblement ses jours à Lausanne. Ce fut dans cette ville que parurent les trois derniers volumes de son ouvrage, en 1788, tandis que le deuxième et le troisième avaient paru en avril 1781, durant la période de sa vie parlementaire. Depuis lors il vécut à Lausanne dans le calme et la solitude, qu'interrompaient seulement les visites de ses amis et de ses admirateurs, jusqu'au moment où le flot de la révolution française menaça d'envahir sa paisible retraite. Ce fut au printemps de 1793, qu'ayant appris la mort de lady Sheffield il partit pour l'Angleterre afin d'y consoler son ami devenu veuf, et six mois après son arrivée il mourut âgé de cinquante-sept ans. *Gibbon* laissa encore quelques *Fragments historiques* et les *Mémoires de sa vie*, que lord Sheffield publia, à Londres, en deux volumes avec sa correspondance en 1796. »

Voici ce que dit M. Brischar de son principal ouvrage : « l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, est remarquable par l'érudition et par l'art avec lequel l'auteur exploite les témoignages et les sources les plus diverses dont il étaye son récit. Le style est d'une froideur affectée, qui est loin d'être le fruit d'un esprit impartial. La passion de l'auteur perce surtout dans tout ce qui concerne l'origine et les progrès du Christianisme, les principaux personnages, les institutions les plus importantes de l'Église, le monachisme. *Gibbon* pousse ses préjugés contre l'Église au point que, loin de reconnaître comme un progrès de l'humanité, la ruine de l'antiquité et l'élévation du monde christiano-germanique sur les débris du paganisme, il exalte incessamment le génie païen sous toutes ses formes aux dépens du principe chrétien. »

Le Noir.

GICHTEL (Jean-Georges). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce visionnaire et théosophe luthérien, né en 1638 à Ratisbonne, et mort à Amsterdam en 1701, avait eu, dès son enfance, une tendance prononcée au mysticisme ; il se laissa facilement séduire, tout magistrat qu'il fût, à Spire, par le prédicateur hollandais Breeckling dans un voyage qu'il fit à Zowl. Après des persécutions qu'il eut à souffrir de la part des autorités protestantes de cette ville — il fut deux fois mis au carcan et banni de l'Ower-Ysel — il se réfugia à Amsterdam, où, vivant des secours de ses amis et sans aucun emploi, il s'abandonna à l'alchimie et à ses rêves.

« Les écrits de Jacques Böhme, dit M. Héfélé, exercèrent une grande influence sur lui, et il les tenait en telle estime que, les possédant, disait-il, il n'avait plus besoin ni de Bible, ni de sermon, ni de sacrement. Il se croyait appelé de Dieu à éclairer le monde et pensait avoir été consacré par des miracles et des apparitions. Il avait reçu notamment le baptême de feu, son âme, repliée sur elle-même comme une boule flambloyante, ayant été, pendant cinq jours de suite, plongée dans une mer enflammée. Il était uni à la divine Sophia, qui l'avait initié aux plus profonds mystères, et lui avait donné la mission d'instituer un sacerdoce selon Melchisédech, c'est-à-dire une société qui s'abstiendrait

du mariage, imiterait la pureté des anges, renoncerait à tout travail, et ne s'occuperait que de prière, de contemplation et de pratiques de pénitence. Les membres de cette société nommés Frères angéliques, devaient satisfaire par leurs prières et leurs œuvres de pénitence, non-seulement pour leurs péchés antérieurs, mais pour ceux des autres hommes, leur perfection les mettant en état d'apaiser la colère de Dieu et d'abolir les châtiments divins.»

Les *Lettres didactiques* de *Gichtel* ont été publiées en trois volumes in-8 par son disciple Ch. Arnold, et plus complétement par Aberfeld, en 7 vol. sous le titre de *Theosophia practica*, Leyden 1722. LE NOIR.

GICHTÉLIENS. (*Théol. hist. sect.*) — Gichtel (*Voy.* ce mot), sans avoir précisément aspiré à fonder une secte, eut des disciples qui se multiplièrent assez en Hollande et en Allemagne; ces disciples se divisèrent en *parfaits* ou prêtres *Melchisédéciens* et en *charnels* qui n'étaient chargés que de veiller à l'entretien des *élus*. Ces derniers représentaient à peu près les anciens *auditores* des Manichéens. LE NOIR.

GILBERT DE LA PORRÉE. *Voyez* PORRÉTAINS.

GILBERT DE LA PORRÉE, *Porretanus*. (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — On verra dans l'article PORRETAINS auquel Bergier renvoie, l'analyse que donne notre théologien des subtilités de ce dialecticien, évêque de Poitiers, au temps d'Abailard, de 1142 à 1154. *Gilbert* avait enseigné avec succès à Paris et à Poitiers, et il continua son enseignement académique après avoir été élevé à l'épiscopat, ce qui, selon nous, ne pouvait que l'honorer. Il fut accusé, devant le pape Eugène III, qui faisait un voyage en France et se trouvait à Vienne, par deux archidiacres de Poitiers, Arnold et Colon. Le pape ordonna une enquête; les deux archidiacres avertirent saint Bernard, qui y prit part. L'enquête fut prorogée par le pape jusqu'au grand concile de Reims. Les cardinaux, dont plusieurs paraissaient favorables à *Gilbert* et à son commentaire sur le livre de Boëce *De Trinitate*, qu'il avait envoyé à Rome, manifestèrent l'intention de décider la question seuls; alors les évêques, de concert avec saint Bernard, envoyèrent au Pape un symbole en quatre articles qui portait ce qui suit :

« Nous croyons que la simple nature de la Divinité est Dieu, et que, dans le sens catholique, on ne peut pas nier que Dieu est la Divinité, et que la Divinité est Dieu. Quand nous parlons des trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, nous reconnaissons qu'ils sont eux-mêmes le Dieu un, la substance divine une; et réciproquement, quand nous parlons d'un Dieu unique, d'une substance divine unique, nous reconnaissons que le Dieu un et la substance divine unique sont les trois personnes. Nous croyons que Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, est seul éternel, et non qu'il y a en Dieu des propriétés, des attributs, des relations, quelque nom qu'on leur donne, qui ne sont pas de toute éternité et ne sont pas Dieu. Nous croyons que la Divinité même, la nature divine ou la substance divine est devenue homme, mais dans le Fils. »

« Le Pape, dit M. Marx, approuva ce symbole des évêques, sans toutefois le ratifier par un décret solennel; il invita *Gilbert* à se rendre dans une assemblée plus restreinte, l'obligea à une rétractation de ses erreurs, et défendit de lire et de reproduire ses écrits tant qu'ils n'auraient pas été corrigés par le Saint-Siége. *Gilbert* ayant accepté toutes ces conditions, ayant même offert de corriger son ouvrage (ce que le Pape n'admit pas), retourna paisiblement à son siége de Poitiers. »

On verra, dans l'article PORRETAINS, que les distinctions de *Gilbert* étaient d'une subtilité qui portait beaucoup plus sur les mots que sur le fond; peu de critiques, croyons-nous, y ont compris quelque chose. Ritter, dans son *Histoire de la philosophie*, paraît les comprendre tout autrement qu'on ne les comprend généralement, et même dans un sens tout opposé.

Peut-être Ritter a-t-il étudié *Gilbert* dans des exemplaires qui avaient été corrigés selon les prescriptions d'Eugène III. LE NOIR.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce poëte français, né à Fontenai-le-Château, en 1751, et mort en 1789, dans un état de mélancolie voisin de la folie, après avoir avalé la clef de sa cassette, a laissé des poésies élégiaques délicieuses et des satires que lui inspirèrent le malheur et l'injustice. Tout le monde connaît sa touchante élégie du *Poëte malheureux*; sa pièce intitulée *Le dix-huitième siècle* est aussi très-connue.

LE NOIR.

GILBERTINS, ordre de religieux anglais, ainsi nommés de leur fondateur Gilbert de Sempringland, ou Sempringham, dans la province de Lincoln, qui établit cet institut l'an 1148, pour l'un et l'autre sexe.

On y recevait non-seulement des célibataires, mais encore ceux qui avaient été mariés; les hommes suivaient la règle de saint Augustin, c'étaient des espèces de chanoines; les femmes observaient celle de saint Benoît. Le fondateur ne bâtit qu'un monastère double, ou plutôt deux monastères contigus, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, mais séparés par de hautes murailles. Il s'en éleva plusieurs de semblables dans la suite, où l'on compta jusqu'à sept cents religieux, et autant de religieuses. Cet ordre fut aboli, avec tous les autres, sous le règne d'Henri VIII.

BERGIER.

GILGUL, ou plutôt GHILCUL, terme d'hébreu moderne qui se trouve dans les livres des rabbins; il signifie *roulement*, *circulation*. Suivant Léon de Modène, c'est ainsi que la métempsycose ou la transmigration des âmes, est nommée par quelques Juifs qui ont adopté le système de Pythagore. Par un abus énorme, ils prétendent fonder cette opinion sur quelques passages de l'Ecriture sainte; c'est une des folles visions dont leurs livres sont remplis. BERGIER.

GILDAS (surnommé LE SAGE). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Cet auteur anglais du VIe siècle dont Bède, Alcuin et plusieurs autres font grand cas, né dans l'année de la bataille de Bath, fut disciple de l'abbé Iltut, qui l'avait été lui-même de saint-Germain d'Auxerre.

En tête de ses ouvrages, figure le *Liber querulus de excidio Britanniæ*, composé vers 560 et appelé aussi *Historia*; on y joint une lettre « dans laquelle il fait, dit M. Schrödl, une déplorable peinture de l'état moral et religieux de sa patrie. Il se plaint de la tyrannie, des brigandages, de l'injustice, des parjures, des adultères des princes, reproche au clergé l'ignorance, la simonie, l'orgueil, l'immoralité, et ne ménage pas les passions et les vices du peuple. Toutefois on voit en même temps par ces écrits de *Gildas* qu'au milieu de cette corruption des mœurs la foi catholique était intacte chez les Bretons. L'austère prédicateur ne parle que de doctrines et de pratiques catholiques admises par ses compatriotes; ainsi il distingue nettement les évêques des prêtres, des diacres et des autres ministres de l'Eglise; il rappelle le pouvoir qu'a l'Eglise de lier et de délier, la pénitence comme planche de salut après le naufrage, les vœux monastiques, etc. On peut compter *Gildas* parmi les hommes les plus remarquables de son temps, par cela que ses écrits seuls sont parvenus jusqu'à nous parmi tous ceux de son époque qui traitèrent les mêmes sujets. Quoique son style soit ampoulé, que ses descriptions frisent souvent la caricature, que son récit soit vague et sans date, il est néanmoins un garant sûr et instructif des choses de son temps, qui, sans lui, seraient encore bien plus obscures et plus incertaines pour nous qu'elles ne le sont. » LE NOIR.

GILLES (Gustave). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — *V.* GUSTAVE GILLES.

GIOBERTI (l'abbé Vincent). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce philosophe italien, né en Piémont, professeur à Turin, l'un des plus ardents

propagateurs des idées libérales de notre temps, ministre du gouvernement de Sardaigne en 1848, et mort à Paris en 1852, a laissé plusieurs ouvrages, dont une partie a été écrite en Belgique où il s'était refugié. On peut citer parmi ces ouvrages, celui qui a pour sujet la primauté des Italiens, lequel contribua beaucoup à répandre dans la péninsule les idées d'indépendance ; son *Il jesuita moderno*, longue satire contre la compagnie de Jésus, et ses livres philosophiques et théologiques, dans lesquels il expose et soutient un panthéisme ontologique et dont la nuance est rationaliste. Tous ces livres ont été mis à l'index; ils ont beaucoup d'admirateurs aujourd'hui en Italie. La *Civilta catholica* 2e série, vol, IV nº 86, expose, discute et réfute longuement la philosophie de *Gioberti*, à laquelle il faut rendre cette justice, qu'elle est profondement théiste et en opposition avec les tendances positivistes de son siècle en France, en Angleterre et en Allemagne. LE NOIR.

GIORDANO (Luc). (*Théol. hist. biog, et œuvr. d'art.*). — Ce peintre italien, né à Naples en 1632, et mort en 1705, se perfectionna par l'étude des chefs-d'œuvre du Corrége, du Titien et de Paul Véronèse. La ville de Milan possède plusieurs de ses tableaux qui sont magnifiques. LE NOIR.

GIORGIONE. (*Théol. hist. biog. et œuvr. d'art.*) — Ce grand peintre italien, né à Castel-Franco en 1477, fut principalement l'élève de Léonard de Vinci. Il fut le rival du Titien qui allait souvent le voir et auquel il interdit sa porte, soupçonnant que le Titien, plus fort que lui pourtant, cherchait à profiter de sa manière de travailler. Ce fut *Giorgione* qui introduisit l'usage de peindre les dehors des palais. Son chef-d'œuvre est un *Christ portant sa croix*, qui se trouve à Venise dans l'église de San-Bravo. Le Titien et lui peignirent, dans cette ville, chacun leur face d'un bâtiment qui est aujourd'hui trop endommagé. *Giorgione* mourut de chagrin en 1511. LE NOIR.

GIOTTO ou ANGIOLOTTO. (*Théol. hist. biog. et œuvr. d'art.*) — Ce vieux peintre italien, un des pères de l'art, né près de Florence en 1266 et mort en 1336, fut, à la fois, peintre, sculpteur et architecte. Son maître avait été Cimabue, mais il le surpassa. On admire surtout ses mosaïques, et en particulier celle qui représente la mort de la Vierge, à Florence. Michel-Ange ne se lassait pas d'admirer cette œuvre d'art. LE NOIR.

GIRALD (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Cet écrivain fécond, au style fleuri, des XIIe et XIIIe siècles naquit en Cambrie près de Pembroch, fut archidiacre de Brechène et évêque élu de Ménevie, sans que Henri II ratifiât son élection. Il vint à Paris où il passa pour le plus savant jurisconsulte, puis retourna en Angleterre, où il mourut, on ne sait à quelle date. Il était remuant, avait de la vanité et passait pour superstitieux ; il a inséré dans ses ouvrages beaucoup de visions, et les prédictions de Merlin. En voici les titres :

1. *Topographia Hiberniæ.*
2. *Expugnatio Hiberniæ*, deux écrits très-intéressants sur la situation de l'Église d'Irlande à cette époque.
3. *Itinerarium Cambriæ.*
4. *Descriptio Cambriæ.*
5. *Descriptio et mappa Walliæ.*
6. *Libri III de rebus a se gestis*, très-agréables à lire, suivis de différentes lettres.
7. *Vies et légendes de S. Galfried*, archevêque d'York; de *S. Remy*, de Lincoln ; de *S. David*, archevêque de Ménevie; de *S. Æthelbert*, roi d'Essex.
8. *De principis instructione distinctiones tres*, ouvrage très-étendu.
9. *Gemma ecclesiastica*, qui traite des sacrements les plus nécessaires, de l'honnêteté et de la continence des clercs, et en général de théologie et de discipline ecclésiastique, non imprimé. Le pape Innocent, à qui *Girald*, comme il le raconte, le communiqua, y prit grand plaisir et le donna à lire aux cardinaux.
10. *De jure et statu Menevensis Ecclesiæ distinctiones seu dialogi septem.*
11. *Symbolum electorum.*
12. *Speculum Ecclesiæ, sive de mo-*

nasticis ordinibus et ecclesiasticis religionibus, dans lequel *Girald* attaque les moines de son temps, sans ménagement.

LE NOIR.

GIRARDIN (Emile de). (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Ce publiciste français, qui, à notre avis, aura été avec M. de Genoude, le plus habile journaliste de son temps, naquit, paraît-il, en 1806. Il publia en 1831 le *Journal des connaissances utiles* à 4 fr. par an, lequel atteignit en peu de mois le chiffre de 120,000 abonnés; le *Journal des instituteurs primaires*, à 1 fr. 50 par an; en 1833, le *Musée des Familles*; en 1834, l'*Almanach de France* qui fut tiré, dès l'origine, à plus d'un million d'exemplaires; en 1835 le *Panthéon littéraire*; en 1836, la *Presse*; ce fut alors qu'il se battit quatre fois en duel avec ses ennemis politiques et que, la quatrième et dernière, il tua Carrel du *National*; mais dès lors il prit la résolution de ne plus se battre et depuis il a exécuté, avec la fermeté la plus digne de louange, cette résolution, refusant par exemple plus tard de donner satisfaction à M. Bergeron dont il reçut la plus outrageante des insultes. En 1850, à la suite du coup d'État du prince président, il fut expulsé de France, mais bientôt obtint d'y rentrer grâce à ses anciennes relations avec Napoléon lui-même.

M. de *Girardin* a exposé ses idées politiques et sociales, dont le critérium universel est la liberté, dans une multitude de publications dont il serait trop long de donner une liste. Nous citerons seulement : *De la liberté du commerce et de la protection de l'industrie*, 1846-47; *Du budget*, 1847; l'*Abolition de la misère par l'élévation des salaires*; l'*Abolition de l'autorité par la simplification du gouvernement*, 1850 et 1851; la *Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants devant la mère*, 1854; un vaste recueil de ses articles sous le titre *Questions de mon temps*, de 1836 à 1856, 12 vol. in-8, 1856; etc., etc.

M. de *Girardin* s'est surtout illustré, à notre avis, par ses théories des impôts qu'il ramène à des assurances et qu'il réduit à un impôt unique basé soit sur le capital, soit sur le revenu, dont la sanction, contre les fraudes dans la déclaration, serait la préemption.

LE NOIR.

GIRAUD (Pierre-François-Eugène) (*Théol. hist. biog. et œuvr. d'art.*) — Ce peintre français, né à Paris en 1806, commença par la gravure, dont il remporta le prix en 1826. A Rome il grava la *Vierge au coussin vert* d'Andrea Solari, et le portrait de Jean Richardo d'après P. P. Rubens. Il est très-fort sur le pastel, très-coloriste sur toutes ses toiles, et très-habile à faire le portrait. Il avait un fils qui s'annonçait comme devant être aussi excellent coloriste, mais qui donnait trop, selon nous, dans le réalisme. Il l'a perdu. Son frère Charles *Giraud* est aussi un bon peintre d'intérieurs; sa perspective est surprenante.

On a d'Eugène *Giraud* beaucoup de toiles qui ont un cachet d'originalité particulière, par exemple : les *Enrôlements volontaires*, 1835 ; le *Prévôt Marcel sauvant le dauphin Charles*, 1836; l'*Armée de Condé et de Coligny traversant la Loire* ; la *Permission de dix heures*, 1839 ; les *Fiévreux* dans les campagnes de Rome, 1846; la *Posada des toreros* ; les scènes de danse espagnole lui vont admirablement; beaucoup de portraits, parmi lesquels celui de l'*abbé Maret*, celui de *Mélingue*, celui de *Paulin Menier*; de *Paris à Cadix*, tableau de genre dans lequel se trouve Alexandre Dumas avec lequel il faisait ce voyage, etc.

LE NOIR.

GIRODET-TRIOSON (Aimé-Louis, *Girodet* de Roussy.) (*Théol. hist. biog. et œuv. d'art.*) — Ce peintre français, né à Montargis en 1767 et mort à Paris en 1824, est l'auteur de: l'*Inhumation d'Atala* ; l'*Empereur au moment d'entrer dans Vienne* ; la *Révolte du Caire*; une *Tête de Vierge*, qui passe pour un chef-d'œuvre ; *Pygmalion et Galatée*; *Hippocrate refusant les présents des Perses* ; le *Sommeil d'Endymion*, qui eut un grand succès ; les *Quatre saisons* ; *Danaé* ; *Fingal au milieu de ses descendants* ; *Scène du déluge* (au Louvre) dont David son maître dit : « Il a

été donné à *Girodet* d'unir la fierté de Michel-Ange à la pureté de Raphaël. »
LE NOIR.

GIROVAGUES. *Voyez* MOINES.

GISEMENT. (*Théol. mixt. scien. géol.*) — On appelle ainsi en géologie les dépôts de minéraux dans le sein de la terre. Les *gisements* sont très-importants à étudier sous le rapport de leurs dispositions, de leurs avoisinements, de la direction de leurs couches, de leur inclinaison, de leur régularité ou de leur contournements, de leurs fissures, de leurs rapports de position, etc. LE NOIR.

GITANOS ou BOHÉMIENS. (*Théol. hist. et mixt. génér.*). — *V.* GYPSYS, ZINGARIS, ROMANYS, etc.

GLABER (Radulphi) (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) — Cet historien du XI^e^ siècle naquit, d'après les présomptions, en Bourgogne, et mourut moine de Cluny vers 1048. Il a laissé une chronique, qui raconte l'histoire de France de son temps, depuis 900 jusqu'à 1047, et rapporte ensuite les événements des autres pays ; elle se divise en cinq livres. « Malgré beaucoup de fautes géographiques et chronologiques et l'absence de critique, dit son biographe du *Dict. ency. de la théol. cathol.*, cette chronique est une source capitale de l'histoire des premiers rois capétiens, car non-seulement elle raconte des faits qu'on chercherait en vain ailleurs, mais encore elle renferme d'intéressants détails sur l'histoire de la civilisation de son temps. Elle fut imprimée d'abord dans la collection de Pithou, *Historiæ Francorum*, 1546 ; puis elle se trouve dans Duchesne, *Scriptor. Francorum coætan.*, t. IV, et dans Bouquet, *Rerum Gallicar. et Franciar. Scriptores*. t. X, p. 1-63. » LE NOIR.

GLACE (*Théol. mixt. scien. phys. et indust.*) — Nous avons expliqué, au mot EAU, comment, par une exception providentielle d'une grande importance pour tout ce qui a vie sur la terre, l'eau, à partir de 4° au-dessus de zéro, et à zéro en devenant *glace*, diminue de densité, se dilate et augmente de volume, contrairement à tous les autres corps qui se contractent généralement en perdant du calorique et se dilatent en en prenant. Nous ajouterons ici quelques faits qui démontrent cette dilatation et qui prouvent la puissance avec laquelle elle se produit ; nous ajouterons aussi quelques considérations sur les procédés que le génie de l'homme a imaginés pour produire de la *glace* artificiellement.

Huyghens remplit d'eau un canon de fer dont les parois étaient épaisses d'un doigt, le boucha solidement, et l'exposa à une forte gelée ; qu'arriva-t-il ? Au bout de douze heures, la dilatation de la *glace* qui se forma dedans fut si forte que le canon crêva à deux endroits avec un craquement effroyable.

Musschrenbrock, qui fit des expériences pareilles sur des vases, calcula que, dans une de ces expériences, il avait fallu, pour rompre le vase, un effort de 27, 720 livres.

E. Williams, aux États-Unis, remplit d'eau une bombe de 13 pouces de diamètre, ferma le trou avec un bouchon en fer forcé, et exposa la bombe à un froid énergique. L'eau, en gelant et se dilatant, projeta le bouchon à 400 pieds, et rejeta par le trou un cylindre de *glace* de 8 pouces de long. Dans une seconde épreuve, le bouchon résista, mais la bombe se fendit et jeta par la fente une lame de *glace*.

C'est cette force de dilatation de l'eau quand elle se gèle qui fait crever souvent les tuyaux de conduite des eaux et soulève les pavés des rues.

Les pierres qui se brisent durant les gelées doivent cet effet à la même cause, parce qu'étant poreuses, elles ont bu de l'eau dans leurs pores. Il y a des végétaux dont les tissus se brisent pendant l'hiver pour la même raison.

La dilatation de la *glace* par rapport à l'eau est telle que le volume augmente d'un quatorzième.

Quand les rivières se couvrent de *glace*, cet effet est dû à la dilatation des glaçons qu'elles charrient ; ces glaçons se collent les uns aux autres en se dilatant et s'accrochent ; il peut arriver qu'une rivière ne se glace point par

un froid très-intense, à cause du courant ; il suffit qu'elle ne charrie pas de glaçons en quantité suffisante; c'est ce qui eut lieu pour la Seine en 1709; un froid rapide glaça tout à coup toutes les petites rivières affluentes, la Seine charria très-peu, et resta libre en son milieu contrairement à ce qui arrive toujours dans les hivers rudes comme fut celui-là.

La *glace* atteint, en Russie, jusqu'à l'épaisseur d'un mètre ; en France, elle n'a jamais dépassé une épaisseur de 66 centim. Il lui suffit d'être épaisse de 5 centimètres pour porter un homme, et de 30 pour le passage des charriots. En 1740, on s'amusa, en Russie, à construire un palais et à faire des canons en *glace* ; le palais, qui avait 6 m. 40 de hauteur, se maintint sur ses bases jusqu'à la fonte des *glaces*, et on put tirer à poudre, avec les canons, sans qu'il crevassent, quoiqu'ils n'eussent guère que 10 cent. d'épaisseur de parois, des boulets qui percèrent, à 60 pas, une planche de 5 centim.

La *glace* pourrait servir à construire un miroir ardent. En 1763, un physicien anglais fit une lentille de *glace* de 1 m. environ de diamètre qui enflamma, à son foyer lequel se trouvait à 2 m. 50 au delà, de l'autre côté du soleil, de la poudre à canon, du papier, etc.

La *glace* ne se fond pas aussi vite qu'elle se forme ; c'est de cette propriété qu'on a pu profiter pour la conserver dans des glacières construites de manière à laisser pénétrer le moins de chaleur possible pendant l'été. L'industrie s'est exercée sur ces constructions, mais plus encore sur des moyens artificiels de fabriquer de la *glace* avec de l'eau, en la faisant refroidir, quoiqu'il ne gèle pas. Ces moyens, qui prouvent l'ingéniosité de l'homme pour tirer parti des ressources que Dieu a mises dans la nature à sa disposition, méritent que nous en donnions une idée.

Il y a des mélanges, qu'on appelle refrigérants, soit de deux solides, soit d'un liquide et d'un solide, qui ont la propriété de tomber à une très-basse température, telle que 15, 20 et même 48 degrés au-dessous de zéro, et cela en se liquéfiant au lieu de se congeler. Que l'on mélange, par exemple, de la neige ou *glace* pilée avec du sel marin (chlorure de sodium) en égale quantité de part et d'autre, il en résultera un liquide dont la liquéfaction se fera assez rapidement pour qu'il tombe de 0 à — 21° avant que les corps environnants aient eu le temps de le réchauffer, et qui refroidira, précisément pour se réchauffer lui-même, les corps environnants. Mélangez de la neige avec du chlorure de calcium hydraté, dans la proportion de 3 pour la première et 4 pour le second, vous obtiendrez un liquide qui tombera de 0 à — 48. Mélangez de l'eau et du nitrate d'ammoniaque, en égale quantité, vous obtiendrez un liquide qui tombera rapidement de + 10° à — 15. Mélangez du chlorhydrate d'ammoniaque, prop. 5, du nitrate de potasse, prop. 5, du sulfate de soude, prop. 8, et de l'eau, prop. 16, vous obtiendrez un liquide qui tombera de + 10° à — 15. Mélangez du sulfate de soude, prop. 8, et de l'acide chlorhydrique, prop. 5, vous obtiendrez un liquide qui tombera de + 10 à — 17.

Les physiciens expliquent cela en disant que l'affinité très-grande du sel marin, par exemple, pour l'eau, force la *glace* à se fondre très-vite, que celle-ci a besoin, pour se fondre, d'absorber beaucoup de calorique rayonnant afin de le faire passer à l'état latent pour la liquéfaction de la *glace* et du sel, et que cette liquéfaction se fait si vite que, n'ayant pas le temps de prendre ce calorique dans les corps environnants, il le prend dans le mélange lui-même qui se trouve ainsi refroidi à ce point. Même explication pour les autres cas, dans lesquels il y a aussi un solide à fondre, lequel est très-gourmand de calorique latent. Telle est l'explication des physiciens, et elle ne manque pas d'ingéniosité; mais nous croyons qu'elle laisse à désirer, et si ce n'était nous mêler de ce qui ne nous regarde pas, nous en hasarderions une autre qui ne parlerait pas de calorique latent, mais seulement de l'éther, le grand fluide universel, jouant différents rôles.

Quoi qu'il en soit, quand vous faites un mélange réfrigérant, vous n'avez qu'à plonger dans sa masse un vase à parois minces, et conductrices du calorique, plein d'eau, pour en obtenir de la *glace* au milieu de l'été.

Voilà le principe des fabrications de *glace* artificielles. Comme le passage de l'état solide à l'état liquide n'est pas le seul à absorber du calorique latent, mais qu'il en est de même du passage des liquides à l'état de gaz, on s'est ingénié pour faire jouer à des liquides, devenant gaz, par exemple à l'ammoniaque se vaporisant et devenant alcali volatil, le même rôle de réfrigérateur artificiel, et l'on y est parvenu merveilleusement. M. Carré, par exemple, a inventé un appareil des plus ingénieux pour fabriquer de la *glace* en grand, et en petit, à l'aide d'un vase réfrigérant clos de toutes parts, dans lequel la substance qui produit le froid est l'ammoniaque liquide devenant gaz, puis redevenant liquide pour retourner se faire gaz, et congeler de nouveau des cylindres pleins d'eau; c'est un circuit continuel, dans lequel c'est la même quantité d'ammoniaque qui sert toujours. On ne saurait imaginer rien de plus ingénieux.

Un tel appareil peut servir à résoudre plus d'un problème industriel nouveau. Par exemple, il suffira pour aérer d'un air frais les lieux qui en ont besoin pendant l'été, tels que les théâtres, de faire passer un courant d'air par les réfrigérants de cette machine. Par exemple encore, il paraît que ce sera un moyen de désaler l'eau de mer dans les bâtiments, attendu qu'il suffit, dit-on, de la congeler pour en faire de l'eau douce, et que la congélation pour obtenir ce résultat est un moyen moins coûteux que la distillation. En même temps on l'aura fraîche. Par exemple encore, le sulfate de soude, qui existe tout formé dans les eaux de la mer, s'extrait facilement par la même machine, et combien n'en consomme-t-on pas. Par exemple encore, la congélation artificielle a déjà été employée à la bonification des vins. Par exemple encore, on maintient déjà la température dans les brasseries au degré convenable, à l'aide de la machine Carré. Par exemple enfin, on peut obtenir, par elle, diverses cristallisations, celle de la benzine, celle de l'acide acétique, etc.

C'est ainsi que l'industrie, dont le Créateur semait les éléments dans l'âme de l'homme quand il lui disait de dominer la terre, réussit aujourd'hui à produire, sous la zone torride, la température des pôles avec ses conséquences dans la limite des besoins, comme elle produit, aux pôles, par ses calorifères la température de la zone torride dans les mêmes limites. Le Noir.

GLACIERS (*Théol. mixt. scien. géol.*) — Parmi les faits les plus curieux et les plus nouvellement connus que présente la géologie, figurent les *glaciers*, avec leur entraînement constant, tout d'une masse, qui en fait d'immenses fleuves, ou plutôt des océans de glace descendant des montagnes. M. Horau de Saussure est le premier qui ait signalé ce mouvement (*Voyage dans les Alpes*), au commencement de ce siècle; M. de Charpentier, à partir de 1836, posa les bases de la théorie des *glaciers* et des *moraines*; et MM. Agassiz et Desor, de 1840 a 1843, eurent la constance de passer deux étés sur le *glacier* de l'Aar, à 2600 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans un abri naturel formé par un bloc erratique nommé aujourd'hui l'hôtel des Neufchatelois; ils constatèrent que le *glacier* descendait de 75 mètres par année. Beaucoup d'explorateurs multiplièrent ensuite les observations et rendirent ces faits, avec mille autres, indubitables. On en peut lire les descriptions dans l'ouvrage d'Agassiz, *Etudes sur les glaciers* et dans celui de Lyell, *Principes de géologie*. Nous ne ferons que les résumer en quelques mots.

Les *glaciers* sont des masses immenses de grésil consolidé qui remplissent les hautes vallées des montagnes. Leur surface extérieure, pleine d'inégalités, ressemble à celle d'une mer houleuse qui serait pétrifiée par une congélation subite. Leur surface inférieure, qui est la partie la plus

susceptible de se fondre, repose le plus souvent sur une couche liquide résultat de leur fusion, qui sert de traîneau à ces énormes masses pour descendre en glissant sur la surface du sol, entraînant les blocs de rochers, les arbres quand ils envahissent des forêts, les cailloux, et usant le tout par un frottement lent mais continu. Il y a aussi de ces blocs qui arrivent au bas de la vallée sans avoir subi aucun frottement. Les accumulations de ces corps solides au bas du *glacier* sont ce qu'on appelle les *moraines*; elles y forment des murailles naturelles et des crêtes qui prennent toutes les directions par suite des rencontres des torrents de glace qui les entraînent au bas de vallées débouchant les unes dans les autres.

On peut distinguer ces sortes d'alluvions de celles qui ont résulté des cours d'eau, quand les causes en ont disparu, par la pente qu'elles affectent. Celles qui sont les produits des fleuves ne forment avec l'horizon qu'un angle de 2 degrés, et celles qui résultent de *glaciers* en forment une de 3 degrés. Les *glaciers* sont à la température constante de zéro. On y remarque des couches de neige qui a fondu et s'est congelée de nouveau, c'est ce qu'on appelle les *névé*; on y remarque aussi des crevasses, qui sont très-dangereuses pour les explorateurs, des aiguilles, des inégalités de toute espèce.

Les *glaciers* subissent avec les siècles des modifications dont on ne sait pas la cause. Il arrive quelquefois que la masse de glace atteint jusqu'à un point inférieur beaucoup plus chaud, par exemple à mille ou douze cents mètres au-dessus de la mer, et alors elle fond si rapidement, dit M. Lyell, que, malgré le mouvement de haut en bas de l'ensemble, le bord inférieur n'avance plus; on sait, d'ailleurs, dit-il encore d'après M. Venets, « qu'entre les XI^e^ et XV^e^ siècles, tous les *glaciers* des Alpes avançaient moins qu'aujourd'hui, et qu'à partir des XVII^e^ et XVIII^e^ ils commencèrent à progresser de telle sorte qu'ils ont intercepté certaines routes et recouvert des forêts. Cet effet se continue de nos jours, et l'on ne sait, dit M. Ad. Focillon, ni quelle en est la cause, ni quand il aura un terme. »

Ces mers de glace qui descendent des montagnes dont la Suisse est si riche, — on en peut compter plus de six cents dans cette contrée — et qu'on trouve, en des quantités diverses, dans les Pyrénées où elles sont petites, dans l'Himmalaya, où elles sont immenses, dans les andes, qui n'en ont guère qu'au Chili, et dans toutes les chaînes de montagnes, sont-elles sans but dans la nature?

Quand on n'en connaîtrait pas la raison d'être, il ne s'ensuivrait point qu'elles n'en eussent aucune; il faudrait au contraire la chercher, avec la certitude qu'elle existe. Mais on la connaît. Les *glaciers* sont des réservoirs d'eau immobilisée et en suspension sur le flanc des monts, qui en versent, par une fusion lente, la quantité convenable pour entretenir les grands fleuves et les empêcher de se tarir quand les pluies cessent de les alimenter. C'est aux *glaciers* des Alpes que nous devons l'entretien constant de nos grands fleuves : le Rhin, le Rhône, le Danube, le Pô, et leurs mille affluents, se tariraient chaque année sans ces fontes perpétuelles de la surface inférieure et du pied des *glaciers*.

Admirons donc encore ici les précautions du créateur. LE NOIR.

GLADIATEUR, homme qui fait profession de combattre en public, à coups d'épée ou de sabre, pour amuser les spectateurs. L'Eglise chrétienne, qui a toujours eu en horreur l'effusion du sang, n'admettait point au baptême les *gladiateurs*, à moins qu'ils ne renonçassent à leur profession; et s'ils y retournaient après avoir été baptisés, elle les excommuniait et les regardait comme des apostats. *Voyez* Bingham, *Orig. eccles.*, l. 11, c. 5, § 7; et l. 16, c. 4, § 10. Indépendamment du crime attaché au meurtre volontaire, les combats de *gladiateurs* faisaient partie des jeux et des spectacles que l'on donnait à l'honneur des dieux du paganisme; c'était donc, tout à la fois, un acte de cruauté et une profession d'idolâtrie.

Rien ne prouve mieux à quel excès de dépravation étaient portées les mœurs des Romains, que le goût effréné de ce peuple pour les combats de *gladiateurs*. Saint Cyprien a peint cette espèce de frénésie avec toute l'énergie possible, *Epist. 1 ad Donat.* « On prépare, dit-il, un jeu de *gladiateurs*, afin de récréer, par un » spectacle sanglant, des yeux accoutumés au carnage. On engraisse » un corps déjà robuste, en lui prodiguant d'excellents aliments; on » veut qu'il ait de l'embonpoint, afin » que sa mort coûte plus cher. Un » homme est tué pour le plaisir de » son semblable! C'est un art, un » talent, une adresse de savoir tuer; » on ne commet pas seulement ce » crime, mais on l'enseigne. Qu'y » a-t-il de plus horrible, qu'un homme » se fasse gloire d'ôter la vie à un » autre? Que pensez-vous, je vous » prie, en voyant des insensés se » livrer aux bêtes, sans y avoir été » condamnés, mais à la fleur de l'âge, » pleins de santé, sous un habit magnifique? On pare ces victimes pour » une mort volontaire, et les malheureux en tirent vanité. Ils combattent contre les bêtes, non comme » criminels, mais par fureur. Les » pères contemplent ainsi leurs enfants, une sœur regarde son frère; » et afin que le spectacle soit plus » pompeux, une mère.... quelle horreur! une mère contribue à la dépense pour se préparer des larmes! »

Les Romains ne se bornèrent pas à entretenir chez eux cette frénésie, ils la communiquèrent aux Grecs, malgré les réclamations de quelques philosophes; mais ils en portèrent la peine. Plusieurs auteurs ont remarqué que les divertissements barbares de l'amphithéâtre avaient accoutumé les empereurs à répandre le sang; ils exercèrent, contre leurs propres sujets, la cruauté à laquelle on les avait habitués d'avance. Tite-Live et Ammien-Marcellin disent que l'on craignait de voir Drusus et le César Gallus sur le trône, parce qu'ils montraient du goût pour les spectacles sanglants. Sénèque a déclamé plus d'une fois contre ce désordre; mais, avec toute son éloquence, il n'a pas fait fermer les théâtres; Jésus-Christ, avec deux mots, les a fait démolir. Par l'institution du baptême, il a rendu sacrée la vie de l'homme; et, quand il n'aurait rendu au genre humain que ce seul service, il mériterait déjà d'en être appelé le *Sauveur*. BERGIER.

GLAIRE (l'abbé Jean-Baptiste.) (*Théol. hist. biog. et bibliog.*) Ce théologien et orientaliste français, contemporain, né à Bordeaux en 1798, a été l'élève de Sylvestre de Sacy et d'Eugène Burnouf, et a professé les langues orientales. On a de lui : *Lexicon Manuale Hebraïcum et Chaldaïcum*, in-8, 1830; *Principes de grammaire hébraïque et chaldaïque*, in-8, 1832, 3e édit. 1843; *Chrestomathie hébraïque et chaldaïque* avec la *Sainte Bible*, en latin et en français, 3 vol. in-4, 1834; *Torath Mosché*, le *Pentateuque*, etc, 2 vol. in-8, 1836 et 37; le 1er volume, comprenant la Genèse, a été composé avec M. Franck; *Introduction historique et critique aux livres saints*, 6 vol. in-32, 1836, 2e édit. 1843; les *Livres saints vengés*, 2 vol. in-8, 1845; *Manuel de l'hébraïsant*, Leipsick, in-12, 1856; *Concordances arabes du Coran*; *Principes de grammaire arabe*, 1857; beaucoup d'articles dans l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, dans l'*Encyclopédie catholique*, dans la *Bibliographie catholique*, etc. LE NOIR.

GLAIRINE. (*Théol. mixt. scien. chim.*) — *Voy.* BARÉGINE.

GLAISE (terre) et SABLE (*Théol. mixt. indust. agric.*) — On peut demander : pourquoi Dieu n'a-t-il pas mis partout sur la surface terrestre une couche d'humus propre à la végétation, puisqu'il disait à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage; » car il devait, à la condition d'être sage, lui fournir les moyens d'accomplir sa prophétie, et une terre capable de produire répandue partout était la condition sans laquelle l'humanité destinée à couvrir toute la terre ne pourrait réaliser cette même prophétie.

Voici la réponse ; c'est la science de l'agriculture qui la donne.

La terre *glaise* tenace, nommée aussi *argile commune*, *terre à potier*, *figuline*, *argile plastique*, est improductive ; la terre purement sablonneuse, qui est le *sable mouvant* et qui forme l'extrême opposé, l'est également à cause de sa grande maigreur ; les mélanges de l'une et de l'autre à tous les degrés sont les terres arables plus ou moins productives et productives de telle ou telle espèce végétale ; « c'est, dit M. Boussingault, du mélange de ces sols extrêmes que résultent les terres reconnues comme les plus favorables à la culture. » Et M. Schwertz classe ces divers terrains, y compris leurs extrêmes, selon l'échelle suivante, par rapport aux céréales, blé, seigle, orge et avoine.

1° Argile tenace : improductive.

2° Argile froide : terre à blé.

3° Argile légèrement humide : terre à blé et avoine.

4° Argile chaude, sèche : terre à blé, avoine, petite orge.

5° Argile riche : terre à blé et à grosse orge.

6° Argile : terre à blé, seigle, orge et avoine.

7° Argile sablonneuse : terre à seigle, avoine, et à petite orge.

8° Sable argileux : terre à seigle, sarrasin, avoine.

9° Sable frais, très-peu argileux : terre à seigle et à sarrasin.

10° Sable léger sec : terre à seigle.

11° Sable mouvant : improductif.

Or l'intelligence créatrice a mis, sur la surface du globe destiné à l'homme, de tous les terrains, en ayant soin d'en préparer quelques-uns selon le mélange le plus propre à la production de telle ou telle plante, ce qui fait que cette plante s'y développe mieux que les autres à l'état sauvage. Elle a eu cette précaution pour donner à l'homme le premier exemple, et poser le point de départ de ses travaux. Mais, ensuite, restait à celui-ci à faire sa part, puisqu'il devait gagner son pain à la sueur de son front. En quoi consiste cette part ? Elle consiste surtout à améliorer les terrains les uns par les autres pour les rendre productifs, dans les meilleures conditions, des plantes utiles. C'est le premier objet de l'agriculture. Citons un mot, à ce point de vue, et relatif aux terres *glaises*, de MM. Girardin et Dubreuil, dans leur traité d'agriculture.

« Une des propriétés les plus importantes des argiles, au point de vue agricole, c'est de pouvoir absorber et retenir entre leurs particules l'ammoniaque produite par la décomposition des engrais, ou que les pluies ramènent de l'atmosphère dans le sol. C'est surtout lorsqu'elles ont été fortement desséchées ou à demi-cuites par l'opération de l'*écobuage* (1), qu'elles jouissent de cette faculté à un haut degré. »

Restera donc à l'homme à amender les sols sablonneux et maigres avec de l'argile, et les sols argileux avec du sable. Il transportera ainsi, à force d'industrie et de travail, les terrains d'un lieu dans un autre, opérera les mélanges que la Providence lui a laissés à faire, et finira, de génération en génération, par rendre productive toute la surface de la terre ; c'est là le but général de l'industrie agricole, et ce but, l'homme l'atteindra un jour : il est en voie d'y courir. C'est ainsi qu'il obviera lui-même, pendant de très-longs siècles encore, à l'appauvrissement qui doit résulter de l'augmentation disproportionnée de la population qu'a démontrée Malthus, et la fin de sa race en cette vie ne se réalisera qu'après qu'il aura rendu toute la terre productive. Nous ignorons, par le côté de l'avenir, le plan du Créateur sous ce rapport ; mais nous pouvons dire qu'il y en a un de fixé dans sa sagesse et que tout s'ar-

(1) L'écobuage ou *essartage*, consiste à faire brûler des plaques de gazon levées avec la forte et large houe qu'on nomme l'*écobue*, et rangées en forme de toit avec une cheminée au milieu, de manière à former un fourneau dans le genre du four à chaux. En Angleterre on brûle de cette façon la terre glaise rangée en mottes les unes sur les autres. Les cendres qui en résultent sont très-fertilisantes, et conviennent surtout à certains terrains. C'est un procédé de défrichement, qui convient pour les terres argileuses et humides. Le procédé anglais est excellent pour l'amélioration des terrains sablonneux, trop maigres ; il fournit le moyen de leur donner la glaise qui leur manque ; il est bon aussi pour les terres argileuses, attendu que la glaise cuite de la sorte prend des propriétés qui la rapprochent du sable. Le Noir.

rangera de manière que cette sagesse éclatera alors si clairement et si parfaitement que l'on sera étonné de l'avoir parfois mise en doute, lorsqu'on n'avait encore pour gage de la fin que les merveilles accomplies d'un petit commencement. Le Noir.

GLAIVE. Jésus-Christ a dit à ses disciples : « Je ne suis pas venu apporter sur la terre la paix, mais le *glaive*, séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, etc. ; les ennemis de l'homme seront dans sa maison. Je suis venu apporter un feu sur la terre ; que veux-je, sinon qu'il s'allume? » *Matth.*, c. 10, ℣ 34; *Luc.*, c. 12, ℣ 49 et 51. De là les ennemis du Christianisme ont conclu que Jésus-Christ est donc venu pour allumer entre les hommes le feu des disputes, de la haine, de la guerre. Aussi Luther et quelques autres fanatiques ont soutenu que l'Evangile doit être prêché l'épée à la main, et qu'il faut exterminer tous ceux qui font résistance.

Nous convenons que, quand un fils embrasse la vraie religion, pendant que son père veut persévérer dans une religion fausse, il est difficile que cette diversité de croyance ne cause une espèce de guerre domestique. Mais à qui faut-il en attribuer la faute? Les amis de la vérité sont-ils responsables du crime que commettent les partisans de l'erreur ?

Il suffit de lire l'Evangile, pour voir que rien n'est plus opposé à la violence. Jésus-Christ dit à ses disciples : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; vous serez haïs, persécutés, mis à mort à cause de moi ; par la patience, vous posséderez vos âmes en paix. Je vous dis de ne point résister au mal que l'on vous fera ; si quelqu'un vous frappe sur une joue, tendez-lui l'autre ; quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre ; ceux qui frappent à coups d'épée périront par l'épée. » Il réprimande ses disciples, qui voulaient faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains, etc. Pouvait-il prêcher plus hautement la douceur et la patience ? Les incrédules ont encore trouvé à redire à ces leçons ; par là, suivant eux, Jésus-Christ a interdit la juste défense. Ce sont deux reproches contradictoires.

Le Sauveur a prédit non ce qu'il avait dessein de faire, mais ce qui ne pouvait manquer d'arriver, et ce qui est arrivé en effet. Ce n'est point sa doctrine qui divise les hommes, puisqu'elle ne leur prêche que la paix ; ce sont leurs passions, l'orgueil, la jalousie, l'esprit d'indépendance, l'attachement à des erreurs qui flattent, l'aversion pour des vérités qui gênent et qui humilient. Avant que l'Evangile fût prêché, ils étaient encore moins disposés à s'aimer qu'après. Déjà la religion des Indiens avait établi entre les différentes castes une haine irréconciliable ; Zoroastre avait fait couler des fleuves de sang pour établir sa doctrine ; les Perses avaient insulté aux objets de la vénération des Egyptiens, et avaient brûlé les temples des Grecs ; ceux-ci, à leur tour, poursuivirent les mages à feu et à sang ; Mahomet, dans la suite, a prêché avec l'Alcoran dans une main, et l'épée dans l'autre : le Christianisme n'a rien fait de semblable.

Donc, répliquent les incrédules, Jésus-Christ ne devait pas publier sa doctrine, puisqu'il prévoyait le bruit qu'elle allait causer dans le monde. Suivant ce principe, lorsqu'une fois les hommes sont plongés dans l'erreur et dans le vice, il faut les y laisser ; il n'est plus permis de leur prêcher la vérité ni la vertu, de peur que cela ne les divise, et n'excite entre eux de la haine et des disputes. Mais les incrédules observent mal leur propre morale. L'athéisme et l'irréligion qu'ils prêchent ne peuvent manquer de mettre aux prises ceux qui ont une religion avec ceux qui ne veulent point en avoir. Leur ton et leur style ne sont ni aussi doux ni aussi charitables que ceux des apôtres, et nous ne voyons pas qu'ils soient fort disposés à se laisser persécuter, tourmenter et mettre à mort. Est-il plus louable de diviser les hommes par l'erreur que par la vérité ?

Une preuve que les maximes de Jésus-Christ n'autorisent personne à

user de violence, sous prétexte de religion, c'est que jamais ses apôtres ni ses disciples ne l'ont employée à l'égard de personne; ils ont donné les mêmes leçons et les mêmes exemples de patience que leur maître ; les ennemis du Christianisme, soit anciens, soit modernes, sont dans l'impossibilité de citer un seul fait, une seule circonstance dans laquelle les premiers prédicateurs de l'Evangile aient contredit, par leur conduite, les maximes de paix, de charité, de patience, qu'ils enseignaient aux autres.

S'il y a dans l'Evangile, disent nos adversaires, beaucoup de maximes qui recommandent la douceur et la patience aux ministres de la religion, il y en a aussi un assez grand nombre desquelles on a toujours conclu la nécessité de l'intolérance et de la persécution. Jésus-Christ réprouve ceux qui ne veulent pas écouter et suivre sa doctrine ; il exige pour elle une préférence exclusive, il dit : « Celui qui n'est pas pour moi est » contre moi, *Matth.*, c. 12, ℣ 30. Si » quelqu'un vient à moi, et ne hait » pas son père, sa mère, son épouse, » ses enfants, ses frères et sœurs, et » même sa propre vie, il ne peut » être mon disciple, *Luc.*, c. 14, ℣ » 26. » Ces dernières maximes ont toujours fait beaucoup plus d'impression sur les esprits que les préceptes de charité ; elles ont été les seules suivies dans la pratique : de là les guerres de religion, les croisades contre les infidèles et contre les hérétiques, les ordres militaires institués pour convertir les païens l'épée à la main. En général, le prosélytisme, commandé par la religion chrétienne, est incompatible avec la tolérance.

Nous ne devons laisser sans réponse aucun de ces reproches. 1° *Réprouver* les incrédules pour la vie à venir, ce n'est pas déclarer qu'il faut leur faire la guerre en ce monde. Jésus-Christ dit qu'il méconnaîtra et reniera devant son Père ceux qui l'auront méconnu et renié devant les hommes, *Matth.*, c. 10, ℣ 33. Mais loin de témoigner contre eux aucun sentiment de haine ou de vengeance, il a demandé pour eux grâce et miséricorde en mourant sur la croix. Nos adversaires soutiendront-ils que l'incrédulité volontaire, la haine et la fureur contre ceux qui annoncent la vérité de la part de Dieu, ne soient pas des crimes damnables?

2° Jésus-Christ exige que l'on préfère à toutes choses la vérité une fois connue ; a-t-il tort? Y résister par opiniâtreté, comme faisaient les Juifs, c'est se révolter contre Dieu ; un de leurs docteurs les en fit convenir, *Act.*, c. 5, ℣ 39. Les incrédules eux-mêmes répètent sans cesse que la vérité ne peut jamais nuire, que l'erreur ne peut jamais être utile aux hommes ; ils se croient en droit de braver les lois et l'autorité publique, pour prêcher ce qu'ils appellent *la vérité* ; ils pensent donc, comme Jésus-Christ, que l'amour de la vérité doit l'emporter sur toute considération humaine, et sur tous les inconvénients qui peuvent en résulter.

3° Ils adoptent eux-mêmes la maxime du Sauveur: *Quiconque n'est pas pour moi est contre moi*, puisqu'ils peignent tous ceux qui ne sont pas de leur avis, ou comme des âmes viles qui n'ont pas le courage de secouer le joug des préjugés, ou comme des hommes exécrables qui prêchent l'erreur et la maintiennent pour leur intérêt. Ils sont donc persuadés que, quand il est question de vérités qui doivent décider de notre sort pour ce monde et pour l'autre, ce n'est pas le cas d'affecter l'indifférence, et de vouloir garder une espèce de neutralité. Si la maxime qu'ils veulent rendre odieuse est par elle-même un signal de guerre, de dissension, d'inimitié entre les hommes, ils sont plus responsables que personne de tous les maux qui peuvent en arriver.

4° *Haïr son père, sa mère*, etc., ne signifie sans doute rien de plus que *haïr sa propre vie*. Jésus-Christ veut qu'un homme ait le courage de sacrifier sa vie, s'il le faut, plutôt que d'abjurer sa religion, de la vérité et de la divinité de laquelle il est intimement persuadé ; de la prêcher aux dépens de sa propre vie, lorsque Dieu le lui commande et lui donne mission

pour le faire. A plus forte raison doit-il abandonner ses proches et sa famille, lorsque Dieu l'envoie prêcher ailleurs, ou lorsque ses proches se réunissent pour l'en détourner ou pour le faire apostasier. Aucun incrédule ne peut blâmer cette maxime ni cette conduite, sans se condamner lui-même. Où est le professeur d'incrédulité qui n'applaudisse à ceux de ses disciples qui ont l'audace de braver le ressentiment de leurs parents et la haine du public, pour embrasser et prêcher l'athéisme ? Ils ont érigé en martyrs de la vérité tous les impies anciens et modernes, qui ont été punis du dernier supplice ; ils ont nommé bourreaux, tigres, anthropophages, etc., les magistrats, qui les ont jugés et condamnés. Ils ont ainsi mis le sceau de leur approbation à la maxime de l'Evangile contre laquelle ils déclament.

5° Si le prosélytisme est incompatible avec la tolérance, il faut que les incrédules soient les plus intolérants de tous les hommes. Qui a pu leur dicter la multitude énorme de livres dont ils ont inondé l'Europe entière, sinon la fureur du prosélytisme ? Mais il y a une différence entre leur zèle et celui qu'inspire la religion. Faire des prosélytes par des leçons et des exemples de toutes les vertus, par la sincérité et la force des preuves, par une patience invincible dans les persécutions, par le seul motif d'éclairer et de sanctifier les hommes : voilà ce que le Christianisme commande, et ce qu'il a exécuté. Séduire des disciples par des sophismes, par le mensonge, la calomnie, les invectives, par des leçons de libertinage et d'indépendance, dans le dessein formel de rendre les hommes encore plus vicieux et plus méchants qu'ils ne sont : voilà ce que veut et ce qu'opère l'incrédulité.

Quand donc il serait vrai que l'Evangile renferme des maximes dont on peut abuser, les incrédules ne pourraient encore les attaquer sans se couvrir de ridicule et d'opprobre. Mais leur exemple démontre que, quand on veut abuser des maximes les plus sages et les plus sensées, ce n'est pas dans l'Evangile que l'on cherche les motifs de cet abus; est-ce dans ce livre divin que nos adversaires ont puisé leur prosélytisme, leur intolérance, leurs sophismes et leur fureur?

A l'article Guerres de religion, nous ferons voir que l'Evangile n'en a suggéré ni l'idée ni le motif, qu'elles ont été l'ouvrage de la nécessité dans laquelle on se trouvait de repousser la force par la force, et d'opposer une juste défense à des attaques injustes et cruelles. Jésus-Christ a commandé aux ministres de l'Evangile de souffrir patiemment les persécutions; mais il n'a ordonné à aucune nation de se laisser subjuguer ou exterminer par les infidèles; s'il l'avait fait on aurait raison de l'accuser d'avoir interdit la juste défense.

Aucune croisade n'a eu pour objet d'étendre le christianisme et de convertir un peuple, mais de repousser les attaques des mahométans, des païens, ou des hérétiques armés, et de les mettre hors d'état de troubler le repos de l'Europe. Si des missionnaires ont quelquefois marché à la suite des guerriers, ils n'avaient pas dessein, pour cela, de convertir les peuples par la force, mais de profiter d'un moment de sécurité pour instruire et pour persuader. On ne prouvera jamais qu'aucun d'entre eux ait entrepris d'employer la terreur pour extorquer des conversions.

Les ordres militaires n'ont pris naissance qu'à la suite des croisades, et ils avaient le même objet; plusieurs, dans leur origine, étaient hospitaliers, et ne sont devenus militaires que par nécessité, tels que l'ordre de Malte et celui des Templiers. Fabricius, auteur protestant et non suspect dans cette matière, convient que ceux qui subsistent aujourd'hui ont été institués pour honorer le mérite militaire, et non pour propager le christianisme, *Salut. lux Evangelii*, etc., c. 31, p. 549.

Mais enfin, disent nos adversaires, il ne tenait qu'à Dieu de rendre les hommes plus dociles et plus paisibles, de donner à la vérité des preuves plus fortes, à la religion des attraits plus puissants, à la mission de son

Fils des caractères plus invincibles; le mal qui est arrivé n'aurait pas eu lieu.

Dieu a tort, sans doute, parce que plus les hommes sont vicieux, méchants, opiniâtres, obstinés malicieusement à s'aveugler, plus Dieu est obligé de multiplier les lumières, les grâces, les preuves pour les changer, malgré qu'ils en aient. Il n'est pas possible de blasphémer d'une manière plus absurde.

Mais s'il y a eu des incrédules dans tous les siècles, il y a eu aussi des croyants, et même en plus grand nombre ; ils ont donc eu des motifs et des preuves suffisantes pour persuader les esprits droits, sincères et dociles. Si ces motifs n'ont pas suffi pour vaincre l'obstination des insensés et des hommes vicieux, c'est la faute de ces derniers, et non celle de Dieu ou de la religion. BERGIER.

GLAIVE (les chevaliers du) ou PORTE-GLAIVE. (*Théol. hist. ordr. relig.*) — L'ordre religieux et militaire qui prit ce nom à la fin du x^e^ siècle et qui le porta dans la suite, joua un rôle considérable dans l'histoire de la conversion de la Livonie, et par suite dans celle de la Prusse. Les frères s'appelaient *Fratres militiæ Christi* et furent nommés bientôt les *Frères du glaive*, ou les *chevaliers porte-glaive*. La croix et le glaive étaient brochés sur leur manteau blanc, et ils promettaient obéissance à l'évêque du pays. Leur grand maître Vinno, probablement de Rohrbach, fut tué en 1208 par un chevalier vindicatif. En 1217, ils devinrent assez puissants pour soumettre l'Esthonie. En 1237, ayant été battus en Lithuanie et ayant perdu leur grand maître Volquin dans la bataille, ils furent incorporés par le Pape dans l'ordre teutonique. LE NOIR.

GLAIZE (Auguste-Barthélemy.) (*Théol. hist. biog. et œuvr. d'art*). — Ce peintre français, né à Montpellier en 1812, est très-remarquable par sa philosophie. Voilà comment nous comprenons que la peinture prêche la sagesse et la morale à l'humanité. Il manque un peu de la puissance coloriste, mais il va gagnant sous ce rapport. Il y avait de lui, au salon, dans ces dernières années, un tableau en plusieurs panneaux dans lequel le peintre montrait aux hommes, d'un air de pitié philosophique parfait, sur un premier panneau des scènes de guerres antiques dans lesquelles on passait ses ennemis pour cause de religion au fil de l'épée, sur un second panneau, des scènes de tortures que les Césars faisaient endurer aux martyrs, sur un troisième panneau, des scènes de bûchers ou l'on brûlait des dissidents, et sur un quatrième panneau qui n'était que commencé des scènes d'échafauds révolutionnaires devant l'autel de la déesse Raison avec une légende qui disait que ce n'était pas fini.

Il y avait du même peintre, au salon de cette année, un tableau en trois panneaux qui représentaient la danse d'Hérodiade à la cour, l'exécution de saint Jean dans son cachot, et la présentation de sa tête dans le plat, par la jeune fille, au monarque.

On a de lui : *Après la guerre! Faust et Marguerite*, *Pauvre famille*, *Fuite en Egypte*, 1842; les *Baigneuses du palais d'Armide*; *Sainte Elisabeth de Hongrie*, 1844; *Suzanne au bain*, pastel; *Dante écrivant son poëme*; la *Mort du précurseur*, 1848; les *Femmes gauloises*, 1852; le *Pilori*, grande toile historique où sont représentés les génies persécutés, avec le Christ dominant au milieu, et qu'il a lithographiée lui-même; *Ce qu'on voit à vingt ans*, 1855; *Devant la porte d'un changeur*; les *Amours à l'encan*, 1857; etc.

Une des preuves de l'état de décadence dans lequel nous sommes tombés, tant sous le rapport de l'art que sous le rapport de la philosophie morale, état que nous avons hérité du second Empire et qui ressemble à celui du siècle de la régence et de Louis XV, où régnaient, dans l'art, les Boucher, comme aux boudoirs, les Pompadour, ce sont les prix fous qu'atteignent les indécences archaïques de Gérôme, tandis que le grand tableau romantique de *Glaize*, que nous avons le plus longuement décrit, ne se paye que quatre mille francs.

LE NOIR.

GLANDES (*Théol. mixt. scien. physiol.*) — Ce nom, qui vient du mot *gland*, fut donné par les anciens anatomistes à un grand nombre d'organes très-différents entre eux, et en particulier aux ganglions ou *glandes* lymphatiques, parce qu'ils leur trouvèrent une forme qui leur rappelait le fruit du chêne. On n'applique guère aujourd'hui cette dénomination qu'aux organes qui tirent du sang des matières particulières, soit des excrétions telles que l'urine, les larmes, la sueur, la matière grasse et blanche, sorte de pommade, qu'on nomme la matière *sébacée*, qui assouplit la peau, soit des liquides intérieurs qui ont des usages propres comme la bile, ou fiel, que donne le foie, le suc pancréatique, le suc gastrique, tous les trois nécessaires pour la digestion.

Ces organes affectent des formes très-diverses. Nous avons parlé des *follicules* de la peau, dont ce qu'on appelait les pores ne sont que les ouvertures externes. Ces follicules sont de deux espèces, ceux qui sécrètent la sueur et qu'on nomme les *glandes sudoripares*, et ceux qui sécrètent la pommade dont nous avons parlé et qu'on nomme les *glandes sébacées*. Ce sont de petits sacs ou tubes qui vont jusques dans le tissu cellulaire ; ceux de la sueur sont plus compliqués que les autres, ils se contournent et se pelotonnent, et sont plus abondants sur certaines parties qui suent plus facilement, telles que le front, les aisselles, etc. Ce sont aussi des espèces de follicules qui tapissent les parois de l'estomac et qui suintent, dans cette poche, le suc gastrique, lequel, se mêlant au bol alimentaire, le transforme en chyme.

Les *glandes* qui sécrètent les larmes, la salive, la bile, le suc pancréatique, sont de grands organes très-visibles qui sont composés d'une multitude de petits sacs dans le genre des premiers, mais entrelacés entre eux et formant comme des grappes, d'où on les a appelées les *glandes granuleuses* ; ces petites vésicules membraneuses sont disposées de manière à jeter les produits de leurs sécrétions dans un canal collecteur commun qui les verse où il convient, soit au dehors, comme les larmes sur les yeux, soit au dedans comme la salive dans la bouche, le suc gastrique dans l'estomac, le fiel dans l'intestin, le suc pancréatique également, etc.

D'autres *glandes*, telles que les reins, sont appelées *tubuleuses* parce qu'elles se composent de longs tubes ordinairement fermés à un bout et s'ouvrant, par l'autre, dans le canal commun pour y jeter leur liquide tel que l'urine. Ce canal se compose, pour l'urine, d'un réservoir appelé le *bassinet*, puis de l'*uretère*, par où elle s'écoule dans la vessie, avant que celle-ci la rejette au dehors par l'*urètre*. Le foie est muni d'un canal semblable pour jeter la bile dans l'intestin où elle rencontre le chyme, se mêle avec lui, et fait le chyle ; ce canal est appelé la *vésicule du fiel*.

Il est certain que les *glandes* ne font que tirer du sang leurs sécrétions. M. Dumas l'a prouvé par des expériences célèbres ; il enlevait les reins à un animal vivant, et l'on retrouvait dans le sang de cet animal tous les matériaux de l'urine ; mais ces matières devenaient, pour le sang, un poison, le corrompaient et amenaient la mort de l'animal au bout de quelques jours. Ne peut-on pas conclure de là que les sécrétions des *glandes*, non-seulement sont tirées du sang dans leurs parties élémentaires, mais encore en sont tirées toutes formées déjà par le sang lui-même qui s'en décharge dans et par les *glandes* ?

Quoi qu'il en soit, rien de plus propre à exciter l'admiration envers le créateur que tous ces détails si bien calculés dans l'organisme pour le maintien de la vie ? (*V.* Exhalations et Sécrétions.) Le Noir.

GLASGOW. (Université de). (*Théol. hist. écol.*) — *V.* Universités.

GLOBULES DU SANG. (*Théol. mixt. scien. physiol.*) — Le sang des animaux se compose d'un liquide blanc appelé *serum* et de petites plaques rondes ou ovales de couleur rouge en général qui nagent en très-grande quantité dans le serum et lui donnent la couleur du sang ; ces petits disques sont très-réguliers de forme dans les

mêmes espèces et varient, sous ce rapport, d'une espèce à l'autre ; ceux de l'homme sont ronds ; ceux de la grenouille sont ovales et quatre fois plus grands. On en voit, au microscope, dans le sang humain, quelquefois de collés les uns sur les autres et empilés comme des pièces de monnaie. Il est certain que les *globules* constituent la partie nutritive du sang, quoiqu'il y en ait également dans le sang artériel, ou rouge, dans le sang veineux, ou noir ; leur couleur est modifiée par la respiration. Ce qui les colore, c'est un liquide qui les remplit, car ils ne sont en eux-mêmes que des cellules ou vésicules, et c'est ce liquide qui forme la véritable matière à nutrition, en sorte que plus il y a de *globules* dans tel ou tel sang, plus il est nutritif.

Le chyle qui est le premier degré du sang a déjà des *globules* qui sont d'une petitesse extrême et de couleur blanche. Le lait, qui est le liquide, extérieur à nos vaisseaux, le plus ressemblant au sang, en a aussi qui sont de matière grasse et qui constituent la crème et la caille ; il est naturel que le lait destiné au nouveau-né soit l'aliment qui ait le moins besoin de transformation pour devenir du sang.

C'est ainsi que depuis le lait jusqu'au sang véritable, la Providence prépare par degrés les éléments de l'alimentation des êtres qu'elle conduit à la vie développée et à la force.

Le Noir.

GLOIRE. Ce terme se dit à l'égard de Dieu et à l'égard des hommes ; mais, dans ces deux cas, il ne signifie pas précisément la même chose. La *gloire*, dit Cicéron, est l'estime des gens de bien, et le témoignage qu'ils rendent à un mérite éminent ; la *gloire de Dieu* est quelque chose de plus.

Souvent il est dit dans l'Ecriture que Dieu agit pour sa *gloire*, que l'homme doit glorifier Dieu : l'Être suprême, souverainement heureux et parfait, peut-il agir afin d'être estimé et loué par les hommes ? C'est une absurdité, disent les incrédules, de supposer que Dieu est un être orgueilleux et vain ; qu'un être aussi vil que l'homme peut procurer à Dieu quelque espèce de contentement et de satisfaction, que Dieu exige de lui une prétendue *gloire* dont il n'a pas besoin, et de laquelle il ne pourrait être flatté sans témoigner de la faiblesse

Deux mots d'explication suffisent pour dissiper un scandale uniquement fondé sur l'équivoque d'un terme. Il est de la nature d'un être intelligent et libre, tel que Dieu, d'agir par un motif et pour une fin quelconque ; agir autrement est le propre des animaux privés de raison. Dieu ne peut avoir un motif ni une fin plus dignes de lui que d'exercer ses perfections, sa puissance, sa sagesse, et surtout sa bonté. C'est par ce motif qu'il a créé des êtres sensibles, intelligents et libres, capables d'affection, d'estime, de reconnaissance et de soumission ; il a voulu, dit saint Augustin, avoir des êtres auxquels il pût faire du bien. Par le même motif, il a établi dans le monde un ordre physique et moral ; et le bonheur des êtres sensibles consiste à être soumis à l'un et à l'autre. En faisant ainsi éclater sa puissance, sa sagesse, sa sainteté, sa bonté, nous disons que Dieu a procuré sa *gloire* ; que quand les hommes reconnaissent et adorent ces perfections divines, ils rendent *gloire* à Dieu ; et nous soutenons que dans ce langage, il n'y a rien d'absurde, d'indécent, d'injurieux à la majesté divine. De même que la solide *gloire* de l'homme consiste à être agréable à Dieu et estimable aux yeux de ses semblables par la vertu, ainsi la *gloire* de Dieu consiste à agir toujours d'une manière convenable à ses divines perfections, et propre à les faire connaître. Ce n'est en Dieu ni besoin, ni vanité, ni faiblesse, puisque c'est au contraire la nécessité d'une nature souverainement parfaite.

Or, nous soutenons encore qu'il est de la sagesse, de la sainteté et de la bonté divine que l'homme trouve son bonheur dans la vertu, et non dans le vice ; dans sa soumission à l'ordre physique et moral établi de

Dieu, et non dans sa résistance à cet ordre divin. Lorsque l'homme s'y soumet, il glorifie Dieu, puisqu'il rend hommage aux perfections divines. Il n'y a donc aucun inconvénient à dire que la *gloire* de Dieu consiste en ce que toutes les créatures lui soient soumises, et que la *gloire* des créatures raisonnables consiste à être parfaitement soumises à Dieu. Ce souverain Maître, infiniment heureux en lui-même, n'avait pas besoin de leur donner l'être, il pouvait les laisser dans le néant; mais dès qu'il les en a tirées, il n'a pas pu se dispenser de leur prescrire un ordre conforme à leur nature, et d'exiger qu'elles y fussent soumises. Lorsqu'elles le sont, tout est comme il doit être.

Voilà ce qu'entend l'Ecriture sainte, lorsqu'elle dit que Dieu a tout fait *pour lui-même*, Prov., c. 16, ŷ 4. Cela ne signifie point qu'il a tout fait pour son utilité, pour son bonheur ou pour son besoin; mais qu'il a tout fait de la manière dont l'exigeaient ses divines perfections, et de la manière la plus propre à les faire éclater aux yeux des hommes; et c'est encore là une partie de la *gloire* de Dieu, de ne point agir pour ses propres besoins puisqu'il n'en a point, mais pour le besoin et l'utilité des créatures.

Lorsque nos adversaires nous reprochent de faire Dieu à notre image, de le supposer orgueilleux, avide de louanges et d'encens comme nous, ils tombent eux-mêmes dans ce défaut sans s'en apercevoir, puisqu'ils argumentent sur une comparaison qu'ils font entre Dieu et l'homme. Ils disent : Si l'homme recherche la *gloire*, c'est qu'il en a besoin, et qu'il est faible; donc, si Dieu agit pour sa propre *gloire*, c'est aussi par faiblesse et par besoin. Sophisme grossier. L'homme est faible et indigent, parce qu'il est borné ; Dieu se suffit à lui-même, parce qu'il est souverainement heureux et parfait; c'est en vertu de cette perfection même qu'il agit pour sa *gloire*, parce qu'il ne peut pas se proposer une fin plus sublime.

Il ne sert à rien de dire que la *gloire* prétendue qui vient de l'homme est inutile à Dieu, qu'il ne peut donc pas en être touché, que c'est comme si des fourmis ou des insectes croyaient travailler pour la *gloire* d'un grand roi. Cette comparaison est absurde. Il était inutile à Dieu de créer l'homme, de le gouverner, de lui donner des lois, de lui proposer des peines et des récompenses; cependant il l'a fait; un roi ne peut rien faire de semblable à l'égard des insectes. Il n'a pas été indigne de Dieu de donner l'être à des créatures raisonnables; il ne se dégrade pas davantage en prenant soin d'elles, en s'intéressant à leurs actions : l'un ne lui coûte pas plus que l'autre; tout se fait par un seul acte de volonté. Les philosophes ont beau dégrader l'homme afin de le rendre indépendant, un sentiment intérieur plus fort que tous leurs sophismes le convaincra toujours qu'il est l'enfant de Dieu, que la grandeur de l'Etre suprême ne consiste point dans l'orgueil philosophique et dans une indifférence absolue, mais dans le pouvoir et la volonté de faire du bien à toutes les créatures : or c'est un bienfait de sa part de nous faire trouver le bonheur pour ce monde et pour l'autre, en travaillant pour sa *gloire*.

Saint Paul dit aux fidèles, *I Cor.*, c. 10, ŷ 31 : « Soit que vous mangiez, » soit que vous buviez, ou que vous » fassiez quelque autre chose, faites » tout pour la *gloire* de Dieu. » On demande, qu'importe à Dieu ce que nous mangeons et ce que nous buvons. Mais il faut faire attention que l'apôtre venait de parler des viandes immolées aux idoles. Les païens voulaient que leurs viandes fussent consacrées à leurs faux dieux; ils les invoquaient, ils leur adressaient des actions de grâces au commencement et à la fin du repas, ils en plaçaient les images sur la table, ils leur faisaient des libations, etc. Au lieu de toutes ces superstitions, saint Paul veut que les chrétiens n'adressent leurs louanges et leurs actions de grâces qu'au vrai Dieu, et qu'ils reconnaissent tenir de sa bonté tous les biens de ce monde. *I Tim.*, c. 4, ŷ 3. Bergier.

GLOIRE ÉTERNELLE. C'est l'état

des bienheureux dans le ciel. De même que la gloire de l'homme sur la terre, est d'être soumis à Dieu et de lui plaire, sa *gloire* dans le ciel sera de lui être éternellement agréable, et de trouver en lui le parfait bonheur. Il n'y a donc de vraie *gloire* pour ce monde ni pour l'autre que dans la vertu. Celle que nous recherchons ici-bas consiste dans l'estime de nos semblables : elle ne serait jamais fausse ni dangereuse, si les hommes étaient assez sages pour ne rien estimer que la vertu ; mais il ne leur arrive que trop souvent d'honorer le vice, lorsque leur intérêt les y engage. C'est pour cela que Jésus-Christ nous ordonne de pratiquer la vertu, non pour plaire aux hommes, mais afin de plaire à Dieu.

On peut trouver, au premier aspect, de l'opposition entre les leçons qu'il nous fait à ce sujet. Il dit : « Faites briller votre lumière aux » yeux des hommes, afin qu'ils voient » vos bonnes œuvres, et qu'ils glori- » fient votre Père qui est dans le ciel. » *Matth.*, c. 5, ỳ 16. Ensuite : « Gar- » dez-vous de faire vos bonnes œu- » vres devant les hommes, afin qu'ils » vous voient ; autrement vous n'au- » rez point de récompense à espérer » de votre Père qui est dans le ciel. » Faites vos aumônes, vos prières, » vos jeûnes en secret, de manière » que Dieu seul en soit témoin, etc. » c. 6, ỳ 1 et suiv. L'opposition n'est qu'apparente. Jésus-Christ ne veut pas que le motif de nos bonnes œuvres soit le désir d'être vus des hommes, d'en être loués et estimés ; ce serait une hypocrisie et une affectation ; mais il veut que nous en fassions pour édifier nos semblables, pour les porter à la vertu par nos exemples, afin qu'ils en rendent *gloire* à Dieu et non à nous. Ces deux intentions sont très-différentes ; la première est vicieuse, la seconde est très-louable. Il faut donc cacher nos bonnes œuvres, lorsqu'elles ne sont pas nécessaires pour l'édification publique ; mais il faut les faire au grand jour, lorsque cet exemple peut être utile.

« Notre *gloire*, dit saint Paul, est » le témoignage de notre conscience, » qui nous atteste que nous sommes » conduits en ce monde, non par les » motifs d'une sagesse humaine, mais » avec simplicité de cœur, avec la » sincérité que Dieu commande, et » par le secours de sa grâce ; » *I Cor.*, c. 1, ỳ 12.

Souvent dans les écrits de saint Paul, on a pris le mot *gloire* dans un sens différent de celui que l'Apôtre y attachait. En parlant de la vocation des Juifs et des gentils à la foi, *Rom.*, c. 9, ỳ 22, il dit : « Que Dieu voulant » témoigner sa colère et montrer sa » puissance a souffert avec beaucoup » de patience des vases de colère di- » gnes d'être détruits, afin de mon- » trer les richesses de sa *gloire* dans » les vases de miséricorde qu'il a » préparés pour la *gloire*. » Nous ne pensons pas qu'il soit ici question de la *gloire éternelle*, mais de la gloire de Dieu ici-bas et de la *gloire* de son Eglise ; Dieu en a effectivement montré les richesses par les vertus de ceux qui ont été appelés à la foi. Saint Paul dit dans le même sens, *I Cor.*, c. 2, ỳ 9, que Dieu a prédestiné avant les siècles le mystère de sa sagesse *pour notre gloire* ; et *Ephes.*, c. 1, ỳ 5, qu'il nous a prédestinés à être ses enfants adoptifs *pour la gloire de sa grâce*. Ainsi l'a expliqué saint Augustin, *Enarr. in Ps.* 18, n. 3, et *in Ps.* 39, n. 4. BERGIER.

GLORIA IN EXCELSIS, GLORIA PATRI. Voy. DOXOLOGIE.

GLOSE. (*Théol. hist. génér.*) — Ce mot est appliqué à la Bible et au droit canon ainsi qu'au droit romain. Appliqué à la Bible, il exprime une sorte de commentaire qui ne s'attache qu'à l'explication des mots obscurs, et non à celle des choses, à moins que l'une ne soit inséparable de l'autre. Appliqué au droit canon et au droit romain, il signifie des notes interlinéaires. Le but principal des glossateurs était de synthétiser le droit canon et le droit romain, et de rendre l'un et l'autre applicables aux nouvelles mœurs et aux nouveaux usages. Cujas s'affranchit de cette idée et de ce but des glossateurs ; il rendit la science du droit plus indépendante.

LE NOIR.

GLUCK (Christophe). (*Théol. hist. biog. et œuvr. d'art.*) — Cet illustre compositeur musicien de l'Allemagne, qui fut le maître de Marie-Antoinette et que celle-ci attira en France, était né en 1714, et mourut en 1787, à Vienne. *Gluck* fut le créateur d'une musique nouvelle pour l'opéra français ; presque tous ses opéras sont des chefs-d'œuvre ; les principaux sont : *Iphigénie en Aulide ; Iphigénie en Tauride ; Armide* ; *Orphée* ; *Alceste*.

LE NOIR.

GLYCOGÉNIE. (*Théol. mixt. scien. physiol.*) — Que de secrets Dieu a renfermés dans cette machine vitale qu'on nomme un corps vivant ! On croyait connaître, après les grandes découvertes modernes de Bichat et des autres, à peu près toutes les grandes fonctions de la nutrition ; mais voici qu'en 1847 et 1848, M. Claude Bernard nous en montre une nouvelle de très-haute importance ; c'est la *glycogénie*, c'est-à-dire la fonction par laquelle notre organisme fabrique du glucose ou du sucre en la quantité qui lui convient quand il est en santé. Cette faculté est si puissante que tout aliment lui est bon pour faire du sucre, et qu'elle transforme en cette substance aussi bien les aliments dans lesquels la chimie organique n'en découvre aucune trace que les autres. Admirez en passant la force de la nature ; et faites aussi cette réflexion que Descartes n'avait peut-être pas tort quand il disait que la matière est tout homogène en sorte que la nature puisse faire de tout avec tout.

Mais allons plus loin. M. Claude Bernard ne constatait cette puissance que dans un de nos organes, dans le foie ; et à sa suite vint une foule d'expérimentateurs qui la constatèrent comme lui dans le même organe, en sorte que ce fut un fait acquis à la science. Ce fait, d'ailleurs, se trouva confirmé de nouveau en 1856, par le même physiologiste et par M. Hensen en Allemagne, par la découverte dans le foie de la matière, déjà préparée par lui, dont il fait son sucre ; cette matière fut désignée sous le nom de *matière glycogène hépatique* ; elle représente, comme le chyle par rapport au sang, le degré le plus immédiat de transformation de l'aliment en glucose, et elle ressemble à la dextrine végétale.

Cependant, quelques années après (1858), M. Claude Bernard découvrait de cette *glycogénose*, non-seulement dans le foie, mais aussi dans les muscles et dans le poumon des jeunes animaux durant leur gestation dans le sein de leur mère ; et il se hâtait d'expliquer cette fabrication de sucre par cette raison finale, que le fœtus, ayant besoin de glucose et ne recevant pas encore l'aliment externe avec lequel son foie le fabriquerait, le fabrique, transitoirement et momentanément, dans tout son être et spécialement dans ses muscles et dans ses poumons, en attendant que se manifeste, en lui, la *glycogénie* hépatique par le foie. — Chose étrange ! les athées, comme les autres, ne peuvent se figurer que rien dans la nature soit sans raison d'être ; ils ne sont satisfaits que quand ils ont trouvé la cause finale des choses ; ils ne sont athées que quand ils veulent l'être et qu'ils pensent à l'être ; leurs distractions sont théistiques ; en effet, chercher de la sorte la raison d'être d'un phénomène, n'est-ce pas supposer que l'intelligence est dans ce phénomène ou, ce qui revient au même, que ce phénomène est le produit d'un calcul intelligent ? Si, comme le veut l'athée, l'intelligence n'était que dans l'homme qui observe, en telle sorte qu'il la mît faussement dans l'objet, et qu'elle ne fût, en tant qu'objective, qu'un roman de sa création, pourquoi s'évertuerait-il à la trouver dans cet objet lorsqu'il n'y voit encore que ténèbres ?

Reprenons notre fil. D'autres faits assez mystérieux se révélèrent encore par rapport à la *glycogénie*. On constata qu'il suffisait de pratiquer sur un animal vivant une piqure à la moelle épinière, au-dessus de l'origine des nerfs penno-gastriques, pour supprimer la *glycogénie* du foie, et forcer l'organisme de l'animal, ainsi lésionné, à rendre du sucre par les urines comme dans la maladie du *diabète sucré* ; et tous ces faits, avec bien

d'autres du même genre qui avaient été incontestablement constatés par M. Claude Bernard, firent naître une nouvelle théorie, que soutint M. Ch. Rouget dans le *Journal de la physiologie de l'homme et des animaux*, en 1859, d'après laquelle, la production du sucre ne serait pas un fait propre à un organe en particulier, mais un fait général de la nutrition.

Aujourd'hui nous en sommes encore à l'incertitude entre les deux thèses; les nouveaux faits manquent pour résoudre la question; et Dieu seul encore sait ce qu'il a fait sur ce point comme sur tant d'autres.

Le Noir.

GNEISS (le). (*Théol. mixt. scien. géol.*) — *Voy.* Géologie (les deux grandes questions de la), nos I, II, III, IV.

GNOMON (*Théol. mixt. scien. géog. et cosmol.*) — *Voy.* Hipparque.

GNOSIMAQUES. Certains hérétiques qui blâmaient les connaissances recherchées des mystiques, la contemplation, les exercices de la vie spirituelle, furent nommés γνωσιμαχόι, *ennemis des connaissances*. Ils voulaient que l'on se contentât de faire des bonnes œuvres, que l'on bannît l'étude, la méditation et toute recherche profonde sur la doctrine et les mystères du Christianisme; sous prétexte d'éviter les excès des faux mystiques, ils donnaient dans un autre excès. Cela ne manque jamais d'arriver à tous les censeurs qui blâment par humeur et sans réflexion.

Aujourd'hui les incrédules accusent les chrétiens en général d'être *gnosimaques*, ennemis des lettres, des sciences, de la philosophie; selon eux, le Christianisme a retardé le progrès des connaissances humaines; il ne tend pas à moins qu'à les anéantir, et à nous plonger dans les ténèbres de la barbarie.

Cependant, de toutes les nations de l'univers, il n'en est aucune qui ait fait autant de progrès dans les sciences que les nations chrétiennes; celles qui ont abandonné le Christianisme après l'avoir connu, sont retombées dans l'ignorance: sans le Christianisme, les Barbares du Nord, qui inondèrent l'Europe au cinquième siècle, auraient détruit jusqu'au dernier germe des connaissances humaines; et sans les efforts que les princes chrétiens ont faits pour arrêter les conquêtes des mahométans, nous serions actuellement plongés dans la même barbarie qui règne chez eux. Voilà quatre faits essentiels que nous défions les incrédules d'oser contester; au mot Science, nous en fournirons les preuves: écoutons les leurs.

Dans l'Evangile, Jésus-Christ rend grâces à son Père d'avoir caché la vérité aux sages pour la révéler aux enfants et aux ignorants; il appelle heureux ceux qui croient sans voir, *Matth.*, c. 12, ℣ 25; *Joan.*, c. 20, ℣ 29. Saint Paul ne cesse de déclamer contre la philosophie, contre la science et la sagesse des Grecs; on exige d'un chrétien qu'il croie aveuglément à la doctrine qu'on lui prêche, sans savoir si elle est vraie ou fausse. Depuis l'origine du Christianisme, ses sectateurs n'ont été occupés qu'à de frivoles disputes sur des matières inintelligibles; ils ont négligé l'étude de la nature, de la morale, de la législation, de la politique, seules capables de contribuer au bien de l'humanité. Les Pères de l'Eglise ont éteint le flambeau de la critique, ont fait tous leurs efforts pour supprimer les ouvrages des païens, ont blâmé l'étude des sciences profanes; il n'a pas tenu à eux que nous ne fussions réduits à la seule lecture de la Bible, comme les mahométans à celle de l'Alcoran. Voilà de grands reproches; il faut les examiner en détail et de sang-froid: aucun ne détruit les quatre faits que nous avons établis.

1° Nous demandons si les ignorants qui ont cru en Jésus-Christ, à la vue de ses miracles et de ses vertus, n'ont pas été plus sages et plus raisonnables que les docteurs juifs qui ont refusé d'y croire malgré l'évidence des preuves, et si les incrédules prétendent justifier le fanatisme opiniâtre des Juifs. A moins qu'ils ne prennent ce parti, ils seront forcés d'avouer que Jésus-Christ n'a pas eu tort de bénir son Père d'avoir inspiré

plus de docilité, de bon sens et de sagesse aux premiers qu'aux seconds. Nous soutenons de même qu'un ignorant qui croit en Dieu et en Jésus-Christ, raisonne mieux qu'un philosophe qui abuse de ses lumières, en embrassant et en prêchant l'athéisme, et il ne s'ensuit rien contre l'utilité de la vraie philosophie.

Le Sauveur dit à un apôtre qui n'avait pas voulu croire au témoignage unanime de ses collègues, qu'il eût été mieux pour lui de croire sans avoir vu : l'indocilité de cet apôtre était-elle louable? Pas plus que celle des incrédules d'aujourd'hui.

2° On sait à quoi avaient abouti la science et la prétendue sagesse des philosophes grecs : à méconnaître Dieu dans ses ouvrages, à ne lui rendre aucun culte, à maintenir l'idolâtrie et toutes ses superstitions, à être aussi vicieux que le peuple qu'ils auraient dû éclairer et réformer : voilà ce que saint Paul leur reproche, *Rom.*, c. 1, ℣ 18 et suiv. Il avait raison; et tant que les partisans de la philosophie s'obstineront à en faire le même abus, nous soutiendrons, comme l'Apôtre, que leur prétendue sagesse n'est qu'une folie capable de pervertir les nations et d'en consommer la ruine, comme elle a fait à l'égard des Grecs et des Romains. Ce n'est donc pas le Christianisme, mais la fausse philosophie, qui décrédite la vraie sagesse et la rend odieuse; les incrédules veulent nous charger du crime dont ils sont les seuls coupables.

Saint Paul d'ailleurs prévoyait le désordre qui allait bientôt arriver et qui commençait déjà de son temps; il savait que des philosophes entêtés et mal convertis apporteraient dans le Christianisme leur génie orgueilleux, disputeur, pointilleux, téméraire, et enfanteraient les premières hérésies; il prévient les fidèles contre ce scandale, *Coloss.*, c. 2, ℣ 8. Sa prédiction n'a été que trop bien vérifiée. Aujourd'hui nos philosophes viennent nous reprocher les disputes du Christianisme dont leurs prédécesseurs ont été les premiers auteurs; eux-mêmes les renouvellent encore en rajeunissant tous les sophismes surannés des anciens.

3° Il n'est pas vrai que l'on exige du chrétien une *foi aveugle*, qu'il soit obligé à croire une doctrine, sans savoir si elle est vraie ou fausse. Un chrétien est convaincu que sa doctrine est vraie, parce qu'elle est révélée de Dieu, et il est assuré de la révélation par des faits dont tout l'univers dépose par des motifs de crédibilité invincibles. Il est absurde d'exiger d'autres preuves, des preuves intrinsèques, des raisonnements philosophiques sur le fond même des dogmes; autrement un ignorant serait autorisé à ne pas seulement croire un Dieu.

Ne sont-ce pas plutôt les incrédules qui exigent une foi aveugle à leurs systèmes? Plusieurs ont avoué que la plupart de leurs disciples *croient sur parole*, embrassent l'athéisme, le matérialisme, ou le déisme, sans être en état d'en comprendre le fond ni les conséquences, d'en comparer les prétendues preuves avec les difficultés; qu'ils sont incrédules par libertinage et non par conviction. Nous voyons d'ailleurs par leurs ouvrages que ceux qui parlent le plus haut sont ceux qui en savent le moins.

4° Avant la naissance du Christianisme, les Grecs, nation ingénieuse s'il en fut jamais, avaient étudié la nature, la morale, la législation, la politique, pendant plus de cinq cents ans; y avaient-ils fait de grands progrès? Il n'y a pas encore quatre cents ans que nous nous sommes réveillés d'un profond sommeil, et déjà l'on prétend que nous sommes beaucoup plus avancés qu'eux. La nature, le climat, les causes physiques, nous ont-elles mieux servis? Nous n'en croyons rien. Il faut donc qu'une cause morale y ait contribué; peut-il y en avoir une autre que la religion? Sans les monuments qu'elle nous a conservés, sans les connaissances qu'elle nous a données, nous serions encore au premier pas.

Depuis que nos philosophes ont secoué le joug de toute religion, leur esprit sublime n'est plus retenu par les entraves du Christianisme; si l'on excepte quelques découvertes de pure curiosité, que nous ont-ils appris en fait de morale et de législation? ou

des erreurs grossières, ou des choses que l'on savait avant eux. Ils se croient créateurs, parce qu'ils ignorent ce qui a été écrit dans les siècles passés.

5° C'est par un effet de cette ignorance qu'ils accusent les Pères de l'Eglise d'avoir éteint le flambeau de la critique. Qui l'avait allumé avant les Pères, pour que ceux-ci aient pu l'éteindre? C'est Origène et saint Jérôme qui, les premiers, en ont suivi les règles pour procurer à l'Eglise des copies correctes et des versions exactes des Livres saints. Dans ces derniers siècles, on n'a fait que réduire en art et en méthode la marche qu'ils avaient suivie dans leurs travaux.

Mais nous ne sommes que trop bien fondés à reprocher aux incrédules que ce sont eux qui éteignent le flambeau de la critique. Quelque authentique que soit un ancien monument, c'est assez qu'il les incommode, pour qu'ils le jugent suspect; dès qu'un passage leur est contraire, ils accusent les chrétiens de l'avoir altéré ou interpolé : aucun auteur ne leur paraît digne de foi, s'il n'a pas été païen ou incrédule; ils dépriment les écrivains les plus respectables, pour élever jusqu'aux nues les imposteurs les plus décriés; ils exigent pour vaincre leur pyrrhonisme historique un degré d'évidence et de notoriété que jamais aucun critique ne s'est avisé de demander.

6° On calomnie les Pères sans aucune preuve, quand on les accuse d'avoir supprimé ou fait périr les ouvrages des païens ou des ennemis du Christianisme. Il a péri presque autant d'ouvrages des auteurs ecclésiastiques les plus estimés que des auteurs profanes. Ce ne sont pas les Pères qui ont brûlé les bibliothèques d'Alexandrie, de Césarée, de Constantinople, d'Hippone et de Rome; ce sont eux au contraire qui nous ont conservé les écrits de Celse et de Julien contre le Christianisme. Il a fallu faire les recherches les plus exactes et les plus difficiles pour avoir connaissance des livres des rabbins, et ce sont des théologiens qui les ont publiés; plusieurs productions des incrédules n'auraient pas été connues, sans la réfutation que nos apologistes en ont faite. Saint Grégoire, pape, est celui d'entre les Pères qui a été le plus accusé d'avoir fait brûler des livres; nous le vengerons à son article.

Mais nous pouvons affirmer hardiment que, si nos adversaires en étaient les maîtres, ils ne laisseraient pas subsister un seul livre favorable au Christianisme.

BERGIER.

GNOSTIQUES, hérétiques du premier et du second siècle de l'Eglise, qui ont paru principalement dans l'Orient. Leur nom grec γνοστικος, signifie *éclairé*, *illuminé*, doué de connaissance, et ils se l'attribuèrent, parce qu'ils prétendaient être plus éclairés et plus intelligents que le commun des fidèles, même que les apôtres. Ils regardaient ces derniers comme des gens simples, qui n'avaient pas la vraie connaissance du Christianisme, et qui expliquaient l'Ecriture sainte dans un sens trop littéral et trop grossier.

Dans l'origine, ce furent des philosophes mal convertis qui voulurent accommoder la théologie chrétienne au système de philosophie dont ils étaient prévenus; mais comme chacun d'eux avait ses idées particulières, ils formèrent un grand nombre de sectes qui portèrent le nom de leurs chefs : *simoniens*, *nicolaïtes*, *valentiniens*, *basilidiens*, *carpocratiens*, *ophites*, *séthiens*, etc. Tous prirent le nom général de *gnostiques* ou d'illuminés, et se firent chacun une croyance à part, mais qui était la même en certains points. Il paraît que ce désordre commença dès le temps des apôtres, et que saint Paul y fait allusion dans plusieurs endroits de ses lettres; *I Tim.*, c. 6, ℣ 20, il avertit Timothée « d'éviter les nouveautés » profanes, et tout ce qu'oppose une » science faussement appelée *gnose*, » dont quelques-uns faisant profession, se sont égarés dans la foi; de » ne pas s'amuser à des fables et à » des *généalogies sans fin*, qui servent » plutôt à exciter des disputes qu'à » établir par la foi le véritable édifice

» de Dieu. » Plusieurs savants ont reconnu les *gnostiques* à ce tableau.

On sait que l'écueil de la philosophie et du raisonnement humain fut toujours d'expliquer l'origine du mal; de concilier avec la bonté, la sagesse et la puissance de Dieu, les imperfections et les désordres des créatures, la conduite de la Providence, l'opposition apparente qui se trouve entre l'Ancien Testament et le Nouveau, etc. Pour y satisfaire, les *gnostiques* imaginèrent que le monde n'avait pas été créé par le Dieu suprême, Etre souverainement puissant et bon, mais par des esprits inférieurs qu'il avait formés, ou plutôt qui étaient sortis de lui par *émanation*.

Conséquemment, outre la Divinité suprême que les valentiniens nommaient *Pleroma*, plénitude ou perfection, ils admirent une génération nombreuse d'esprits ou de génies qu'ils appelaient *éons*, c'est-à-dire êtres vivants et intelligents, personnages par l'opération desquels ils se flattèrent de tout expliquer. Mosheim, critique très-instruit, a fait une assez longue dissertation pour savoir ce que signifie le mot *éon*, qui est le grec ἀιὼν, et il ne sait qu'en penser. *Inst. hist. Christ.* 2e part., c. 1, § 2. Son embarras n'aurait pas eu lieu, s'il avait fait attention que ce nom vient des Orientaux, que dans leurs langues *haiah*, *hajah*, *havah*, signifie la vie, et les êtres vivants. Pendant que les Grecs prononçaient ἀιών, les Latins ont dit *ævum*, la vie ou la durée; nous disons l'*âge*, qui est l'hébreu *hajah*. Comme l'on a toujours uni ensemble la vie et l'intelligence, les *éons* sont des êtres vivants et intelligents, que nous appelons des *esprits*; les Grecs les nommaient *démons*, qui a le même sens. Ces *éons* prétendus étaient ou les attributs de Dieu personnifiés, ou des noms hébreux tirés de l'Ecriture, ou des mots barbares forgés à discrétion. Ainsi de *Pleroma* ou de la Divinité, sortaient *nous*, l'intelligence, *sophia*, la sagesse, *sige*, le silence, *logos*, le verbe ou la parole, *sabaoth*, les armées, *achamoth*, les sagesses, etc. L'un avait formé le monde, l'autre avait gouverné les Juifs et fabriqué leur loi; un troisième avait paru parmi les hommes sous le nom de *Fils de Dieu*, ou de *Jésus-Christ*, etc. Il n'en coûtait rien pour les multiplier; les uns étaient mâles et les autres femelles; de leur mariage il était sorti une nombreuse famille; de là ces *généalogies sans fin* desquelles parle saint Paul.

Mosheim, qui a examiné de près le système de ces sectaires, dit que tous, quoique divisés en plusieurs choses, admettaient les dogmes suivants : la matière est éternelle et incréée, essentiellement mauvaise, et le principe de tout mal; elle est gouvernée par un esprit ou génie naturellement méchant, qui tient les âmes nées de Dieu attachées à la matière, afin de les avoir sous son empire ; c'est lui qui a fait le monde. Dieu est bon et puissant, mais son pouvoir n'est pas assez grand pour vaincre celui du fabricateur du monde; c'est celui-ci ou un autre mauvais génie qui a fait la loi des Juifs. Un autre, bon de sa nature, et ami des hommes, est descendu du ciel pour les délivrer de l'empire du prince de la matière; mais comme la chair, ouvrage de ce dernier, est essentiellement mauvaise, le bon génie, que nous nommons le *Sauveur*, n'a pas pu s'en revêtir; il n'en a pris que les apparences, il a paru naître, souffrir, mourir et ressusciter, quoique rien de tout cela ne se soit fait réellement.

Ainsi les *gnostiques* n'admettaient ni le péché originel, ni la rédemption des hommes dans le sens propre; elle consistait seulement en ce que Jésus-Christ avait donné aux hommes des leçons et des exemples de sagesse et de vertu. *Saint Irén.*, l. 1, c. 21. Pour opérer une rédemption de cette espèce, il n'était pas nécessaire que Jésus-Christ fût un Dieu incarné, ni un homme en corps et en âme; il suffisait que ce Verbe divin se montrât sous l'extérieur d'un homme; sa naissance, ses souffrances, sa mort, paraissaient aux *gnostiques* non-seulement inutiles, mais indécentes; le Verbe, disaient-ils, après avoir rempli l'objet de sa mission, est remonté vers la Divinité tel qu'il était descendu. Conséquemment la plupart